

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

FRÉDÉRIC OZANAM. (1)

(2ME ARTICLE.)

VIII

Au commencement de 1840 il arriva une vacance dans la chaire de littérature étrangère à la faculté des lettres, de Lyon. Or depuis longtemps Ozanam brûlait de pouvoir se livrer à ses études bien aimées d'histoire et de littérature, et il conçut l'espoir de cumuler cette chaire avec celle de droit commercial qu'il occupait déjà. Il fit donc un voyage à Paris pour voir à ce sujet, le ministre de l'instruction publique, M. Cousin, qui lui était particulièrement dévoué. Celui-ci promit de se rendre aux désirs d'Ozanam, mais il y mit toutefois une condition ; c'était que le jeune professeur prît part à un concours pour la place d'agrégé à la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. M. Cousin voulait que ce concours fût brillant, mais il ne dissimulait pas à Ozanam son peu de chance de succès. Celui-ci en effet n'avait que six mois pour étudier des matières sur lesquelles des concurrents formidables se préparaient depuis plus d'un an. Cependant, malgré tout le découragement qu'il ressentait, il se mit bravement à l'œuvre et sacrifia un voyage qu'il s'était proposé de faire à travers la Suisse, l'Allemagne et le nord de l'Italie. " Au lieu de partir joyeusement," écrivait-il à un de ses amis, " le bâton à la main, le sac sur le dos, le pied léger, la tête au vent, de courir par ces jolis chemins de Suisse, à travers les beaux vallons verts que couronnent à des hauteurs prodigieuses, les sommets des glaciers ; au lieu d'aller saluer Fribourg, Berne, Schwitz, Einsiedlen, Constance, d'aller visiter ces merveilles de l'art catholique renaissant, qui font l'honneur de Munich et de redescendre ensuite par les pittoresques passages du Tyrol, à Vénise, à Padoue, à Vérone, à Milan,

(1) Ce travail a été lu devant l'Union Catholique de Montréal le 14 et 28 mai 1882.

" de réaliser enfin le féerique pèlerinage rêvé depuis six
 " mois, il faut faire une excursion d'une autre nature à tra-
 " vers les aspérités de la littérature grecque, parmi les in-
 " nombrables créations des lettres latines, françaises, étran-
 " gères, voyage intellectuel qui ne serait pas sans charme,
 " s'il se pouvait faire à loisir, stationnant aux plus beaux
 " points de vue, s'arrêtant aux buissons fleuris de la route,
 " assez pour détacher le frais bouton sans se déchirer aux
 " épines. Mais point : il faut passer en courant par toutes
 " ces admirables choses, il faut cueillir d'une main hâtive,
 " au risque de les flétrir et de les déshonorer, tant de beau-
 " tés poétiques ; il faut en faire, au lieu d'une couronne, un
 " lourd paquet, et puis les soumettre aux profanes élaborations
 " de la chimie littéraire, les infuser, les analyser, les pul-
 " vériser au gré d'une critique pédantesque, s'ingurgiter
 " comme un breuvage la plus grande quantité possible de
 " reminiscences, et arriver, tout saturé de grec, de latin, d'al-
 " lemand, devant la docte université, à l'effet d'y faire
 " preuve d'un savoir quasi universel."

Enfin vint le grand jour de l'épreuve. Ozanam crut
 d'abord tout perdu et il se serait retiré du concours, si on ne
 lui avait pas fait entendre que tout allait à souhait. En effet,
 à son grand étonnement, il sortit victorieux du concours.
 Son triomphe fut accueilli par les applaudissements unanimes
 non seulement des auditeurs, mais même de ses rivaux. Il attribua ce merveilleux succès à la Providence
 et avec raison, car désormais, la carrière d'Ozanam était définitivement fixée. Il fut immédiatement désigné comme
 suppléant de M. Fauriel, professeur de littérature étrangère
 à la Sorbonne.

IX

Avant de paraître dans sa nouvelle chaire, où il se proposait de débiter un cours sur la littérature allemande au moyen âge, Ozanam résolut d'aller étudier cette vieille poésie germanique sur les lieux qui lui avaient servi de théâtre. Il partit donc pour un voyage aux bords du Rhin. Je ne puis vous citer ici les admirables réflexions que lui inspira la vue de cette magnifique nature, encore toute

empreinte des souvenirs des temps héroïques. Je vous dirai seulement, qu'après un voyage de dix jours, il revint à Lyon où l'appelaient des intérêts d'une nature exceptionnelle. Pendant sa préparation au concours d'agrégation, Ozanam avait eu de fréquents rapports avec M. Soulacroix, recteur de l'Académie de Lyon. Or, ce dernier avait une fille, douée des plus grands talents et ornée des plus belles vertus. Ozanam, de son côté avait peu fréquenté la société; il consacrait tous ses loisirs à l'étude ou à la charité et ne songeait jamais à mener une autre vie. Cependant depuis longtemps il éprouvait "un grand vide," disait-il, "que ne remplissent ni l'amitié, ni l'étude." Il était encore dans ces dispositions, quand on lui fit entrevoir la possibilité d'une alliance avec Melle Soulacroix. Ozanam fut tout étonné de ces ouvertures qui venaient de la part d'un ancien ami, l'abbé Noirot, et crut y voir un signe de la volonté de Dieu. Désormais il cherchait des prétextes pour aller de temps en temps chez M. Soulacroix, "dans l'espoir d'entrevoir au moins celle qu'on lui proposait comme pouvant un jour partager sa destinée." Tout cela se passa pendant sa préparation au concours d'agrégation et, on le conçoit, le grand triomphe d'Ozanam décida tout à fait l'affaire. Ozanam fut solennellement présenté à Melle Soulacroix et, il va sans dire, en fut parfaitement accueilli. Il dut commencer son cours à la Sorbonne avant l'heureux jour de son mariage, mais enfin, le 23 juin 1841, l'alliance reçut la bénédiction de l'Eglise. Comme tous les jeunes mariés, Ozanam parlait avec enthousiasme de son nouveau bonheur. "Je me laisse "être heureux," s'écriait-il dans un épanchement intime, "je ne compte plus les moments ni les heures. Le cours du "temps n'est plus pour moi..... Que m'importe l'avenir? Le "bonheur dans le présent, c'est l'éternité. Je comprends "le ciel."

Les nouveaux mariés partirent presque aussitôt pour l'Italie et la Sicile. Pendant ce voyage, Ozanam écrivit à ses amis des lettres que je signale aux amateurs de belles descriptions. M. et madame Ozanam eurent le bonheur d'être reçus en audience particulière par le souverain Pontife Grégoire XVI, qui les accueillit avec une singulière bonté. Le

jeune professeur fut surtout enchanté de la Sicile où il retrouva encore toutes vivaces les vieilles coutumes du moyen âge.

X

Durant l'année 1842, Ozanam continua ses cours à la Sorbonne avec un succès distingué. Le sujet de ses leçons fut encore la littérature allemande au moyen âge. Il professa en même temps la rhétorique au collège Stanislas, un grand surcroît d'ouvrage sans doute, mais Ozanam travaillait pour l'avenir de sa famille et rien ne lui coûtait. Il était pour ainsi dire adoré de ses élèves ; l'un d'eux, M. Caro, aujourd'hui de l'Académie française, lui rend ce témoignage : " Ingénu et bon, il ne faut pas s'étonner s'il était populaire " parmi tous les jeunes gens réunis autour de lui ; je n'ai " jamais connu maître plus aimé. La jeunesse allait à lui par " d'inévitables sympathies ; et ces sympathies, des deux " côtés, étaient fidèles. Par le progrès des années, ses an- " ciens élèves devenaient presque tous ses amis. On ne se " décidait pas à se passer de lui quand on l'avait connu."

Ce fut le rare privilège d'Ozanam de s'attirer la jeunesse, surtout celle des écoles. Pendant qu'il était encore étudiant, il réunissait autour de lui une foule de compagnons dont il était le protecteur autant que l'ami. On le consultait dans les difficultés ; jamais il ne refusait un service et ses amis lui rendaient en retour une admiration et une affection sans bornes. Encore tout dernièrement M. de Pontmartin parlait de ce charme d'Ozanam (1). " Frédéric Ozanam," dit-il, " avait à peine vingt ans ; il était simple étudiant en droit et " déjà la jeunesse chrétienne des écoles se groupait autour de " lui. Il possédait à la fois la persuasive éloquence de la parole et l'active éloquence des œuvres. Sa piété était si douce, " son savoir si profond, sa physionomie si sympathique, que " les voltairiens eux-mêmes s'inclinaient devant ce jeune " catholique, et que, pendant les années trop courtes où il " occupa la chaire des littératures étrangères, il combattit " tous les préjugés hostiles à l'esprit chrétien et ne recueillit

(1) Voyez le *Correspondant* du 10 décembre 1881.

“ jamais dans ce public si turbulent et si refractaire, que des
 “ marques d'affection, de déférence, d'admiration et de res-
 “ pect.” La meilleure preuve de son succès au collège Stanislas, c'est que presque toute la classe redoubla sa rhétorique pour jouir plus longtemps de ses leçons.

M. Fauriel, titulaire de la chaire de littérature étrangère, succomba, dans le cours de 1844, à une mort presque subite. Ce fut pour Ozanam un coup de foudre. Fauriel s'était toujours montré d'une bienveillance extrême à l'égard d'Ozanam et sa bonté assurait au jeune professeur une suppléance perpétuelle dans la chaire où ses infirmités ne lui permettaient plus de paraître. Depuis quatre ans Ozanam avait enseigné avec un grand succès, mais il n'avait que trente et un ans et jamais professeur titulaire n'avait été nommé si jeune. Il ne craignait pas précisément qu'on lui ôtât sa chaire, mais on pouvait la lui conserver à titre de chargé de cours et, dans des temps aussi critiques, où l'opinion publique pouvait changer si facilement, les dangers d'une situation provisoire n'étaient que trop évidents. Cependant la providence le protégea encore d'une manière bien visible et le 21 novembre 1840 il fut nommé professeur titulaire de la chaire des littératures étrangères. La même année M. Bailly, se retirant de la présidence de la société de Saint-Vincent de Paul, le conseil de la société nomma à l'unanimité Ozanam président général. Celui-ci ne pouvait disposer des loisirs qu'exigeait une charge aussi importante, mais il accepta la place de vice-président qu'il garda jusqu'à sa mort. Du reste *sa chère petite société*, comme il l'appelait, tenait toujours la première place dans son cœur et dans ses pensées.

Ce fut vers ce temps qu'Ozanam devint père ; il donna à son enfant le nom de Marie qu'avait porté sa mère. Les parents à ce moment ont coutume de faire les plus beaux rêves sur l'avenir de leurs enfants. Voici ceux d'Ozanam : vous verrez qu'il est aussi chrétien que pratique. “ Nous
 “ commencerons,” écrivait-il à un de ses amis, “ son éducation
 “ de bonne heure, en même temps qu'il commencera la
 “ notre, car je m'aperçois que le ciel nous l'envoie pour nous
 “ apprendre beaucoup, et nous rendre meilleurs. Je ne
 “ puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et

“ de pureté, sans y trouver l’empreinte sacrée du Créateur,
 “ moins effacée qu’en nous. Je ne puis songer à cette Ame
 “ impérissable dont j’aurai à rendre compte, sans que je me
 “ sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je
 “ lui donner des leçons si je ne les pratique ? Dieu pouvait
 “ il prendre un moyen plus aimable de m’instruire, de me
 “ corriger, et de me mettre dans le chemin du ciel.”

En 1846 Ozanam faillit mourir. Sa santé n’avait jamais été forte ; les rudes travaux qu’il s’imposait, les fatigues de l’enseignement avaient peu à peu miné sa constitution, et un accès de fièvre pernicieuse le conduisit jusqu’aux portes du tombeau. Grâce cependant à des soins intelligents, il put en revenir, mais les médecins lui prescrivirent une année de repos. Toutefois, pour ne pas passer ce temps dans l’oisiveté, il partit pour l’Italie avec sa femme et son enfant. Il demeura à Rome pendant l’hiver et deux fois fut reçu en audience particulière par le Souverain Pontife Pie IX. Il fut témoin oculaire des ovations enthousiastes dont les révolutionnaires saluèrent l’avènement du nouveau pape. Comme beaucoup d’autres catholiques, il crut à la sincérité de ces démonstrations, et il lui sembla entrevoir dans l’avenir une alliance entre la démocratie et l’Eglise. Il ne vécut pas assez pour voir la fin de ce pontificat inauguré sous d’aussi brillants auspices, mais du moins il put apprécier, à sa juste valeur, la conduite de ces hommes qui, pour donner le change sur leurs véritables intentions, avaient pris le langage et les ruses de l’antique serpent. Après un pèlerinage au mont Cassin, Ozanam revint à Paris par la Suisse et le Rhin.

XI

Nous arrivons maintenant à l’une des époques les plus importantes de la vie d’Ozanam, celle dont l’appréciation offre le plus de difficulté. Nous l’aborderons, toutefois sans crainte, et l’admiration que nous portons au sujet de ces conférences, ne nous empêchera pas de signaler ce qu’il a pu y avoir de blâmable dans sa conduite.

Ozanam appartenait à ce qu’on appelle le parti de la confiance. Il croyait à la possibilité d’une démocratie chré-

tienne, il la considérait comme le terme naturel du progrès catholique et pensait que Dieu y menait le monde. En un mot il rêvait une révolution chrétienne et il était persuadé que la grande révolte du siècle dernier tournerait finalement au bénéfice de la religion. Or nous, qui vivons dans la dernière moitié du XIX^e siècle, nous pouvons apprécier toute la vanité de ces espérances. Mais pour Ozanam cette illusion, était une conviction profonde qu'il devait surtout à son caractère généreux et à son ardent enthousiasme pour le bien. D'un autre côté il était intimement lié à M. de Montalambert, au Père Lacordaire, à l'abbé Maret, l'abbé Gerbet et à plusieurs autres excellents chrétiens qui formaient alors l'école libérale. Leur but c'était d'attirer à l'Eglise la foule de ceux qui penchaient entre la vérité et l'erreur. Ils insistaient sur ce que je pourrais appeler, sans aucune arrière pensée toutefois, le beau côté du christianisme. Ils exaltaient surtout les efforts civilisateurs de l'Eglise, les services qu'elle avait rendus à l'humanité ; ils évitaient de parler des dures vérités, des doctrines qui pouvaient effrayer les faibles et par l'énergie de leur silence, pour me servir d'une parole de Veuillot, ils espéraient "ramener les esprits égarés et grossir le nombre des chrétiens." Cette tactique eût été pour le moins innocente si cette école se fut contentée d'insister sur la sublimité de la mission de l'Eglise, sans blâmer ceux qui n'imitaient pas leur réserve. Mais ces hommes, qui traitaient avec douceur les brebis égarés qu'ils voulaient ramener au bercail, s'emportaient contre les écrivains de l'Univers qui ne craignaient pas d'aborder les éternelles mais terribles vérités de l'Evangile, qui démontraient l'existence de l'enfer et qui avaient le courage de faire l'apologie de l'affreuse inquisition en plein dix-neuvième siècle. Ozanam eût le tort d'appartenir à cette école libérale qui du reste était animée alors des meilleures intentions. Il s'imaginait un jour de distinguer deux écoles parmi les écrivains catholiques. "L'une," disait-il, "se donnant pour chez M. de Maistre, et encore échauffée à son insu du souffle de M. de Lamennais, se propose, non de réconcilier, mais d'humilier la raison humaine ; elle aime, elle cherche, elle érige en articles de foi les thèses les plus contestables,

"pourtvu qu'elles soient impopulaires, pourvu qu'elles frois-
 "sent l'esprit moderne; au lieu de toucher les incroyants,
 "elle ne réussit qu'à irriter les passions des croyants, à com-
 "promettre la majesté du catholicisme, à faire la joie des
 "protestants et des rationalistes. L'autre école, inaugurée
 "par le *Génie du Christianisme*, longtemps soutenue par les
 "noms de Chateaubriand et de Ballanche, a été plus sage
 "de travailler à rétablir l'antique alliance de la raison et de
 "la foi; de traiter avec douceur les esprits égarés, les cœurs
 "éteints; de chercher au fond de leurs cendres la moindre
 "étincelle qui peut servir à rallumer le flambeau; de mon-
 "trer enfin la religion souverainement vraie."

Cette distinction entre l'école de la colère et celle de
 l'amour me paraît injuste. Le chrétien ne peut pas, ne
 doit pas se taire; il ne peut cacher tel dogme pour exalter
 tel autre. Il faut qu'il soit catholique sur toute la ligne. Du
 reste, pour citer l'appréciation de Mgr Favre, (1) "raisonner
 "de la sorte, c'est s'abuser étrangement. Il n'y a point d'é-
 "cole de la haine. Il y a des tempéraments divers, des com-
 "plexions différentes, des esprits inclinés plutôt d'un côté
 "que de l'autre, des manières d'agir que suggère l'indécision
 "des choses. On peut loyalement différer de vues et de réso-
 "lutions. Il n'y a lieu d'en blâmer personne. Dieu pour-
 "suit son œuvre au milieu de ces divergences d'opinions et
 "de conduite; mais il faut toujours en venir au grand mot
 "d'Augustin: *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in
 "omnibus caritas.*"

On ne peut cependant révoquer en doute la sincérité et la
 bonne foi d'Ozanam. Esprit singulièrement droit, il n'eût
 jamais hésité à remplir son devoir de chrétien. Mais il par-
 tageait alors les illusions de beaucoup d'autres catholiques
 distingués. Il rêvait une grande renaissance chrétienne, il
 croyait le peuple bien disposé et il redoutait la discussion de
 questions qui pouvaient l'irriter et l'éloigner de la foi. Ses
 intentions étaient sans doute bonnes, mais il confondait le
 devoir de l'homme avec celui du chrétien. L'homme, dit
 Veuilleux, "doit être doux, humble, conciliant; il ne saurait

(1) *Semaine du Clergé*, 1856 années, t. 2, p. 135.

“l'être trop, il ne saurait l'être assez. Le chrétien a une parole à prononcer qu'il ne peut pas céder; il a un poste à défendre qu'il ne peut pas livrer. Malheur à celui qui craint le nombre et la force des ennemis, et qui déserte plutôt que d'exposer à leurs outrages, son nom et sa mémoire.”

Nous savons aujourd'hui où ces funestes doctrines aboutirent. Les chefs de l'école libérale sont allés jusqu'aux confins de l'hérésie; quelques-uns même ont dû être retranchés de la communion des fidèles, Ozanam ne vit pas ce triste dénouement. Dieu le rappela de la terre dans toute la pureté de ses intentions et dans toute l'ardeur de sa charité pour les autres hommes. Du reste je ne crois pas qu'il eût jamais suivi l'école libérale jusque dans sa révolte contre l'Eglise. Il était trop franchement catholique pour refuser d'écouter la voix de ses pasteurs et il eût mis de côté toutes ses opinions personnelles pour se rattacher à l'enseignement du Siège Apostolique.

XIII

Après cette longue dissertation, qu'exigeait l'appréciation de la conduite d'Ozanam, nous allons poursuivre le récit de sa vie. En 1848 Louis Philippe, qui ne s'était assis sur le trône qu'en vertu d'une révolution et qui n'était roi que par la volonté du peuple, perdit en un instant sa couronne et dut prendre le chemin de l'exil. On proclama aussitôt la république avec la plus entière liberté de culte, d'action et d'association. Ozanam, le Père Lacordère, l'Abbé Maret et leurs amis crurent le moment favorable pour réaliser leurs espérances. Ils fondèrent donc un journal auquel ils donnèrent le nom d'*Era Nouvelle*. Ce fut, on le comprend bien, l'organe tout spécial du parti de la confiance. L'*Era Nouvelle* eut d'abord un succès d'enthousiasme. Mais sa prospérité fut la cause de sa ruine. Après s'être proposé une œuvre de pacification religieuse, on finit par une guerre à outrance. Le journal commença à montrer des tendances de plus en plus démocratiques, Ozanam cessa d'y écrire et le père Lacordaire fut enfin forcé de retirer sa collaboration.

à une entreprise qu'il ne pouvait plus contrôler. *L'Ére Nouvelle* cessa définitivement de paraître dans le mois d'avril 1849, après une année d'existence.

Pendant cette terrible année, 1848, chaque citoyen dut payer de sa personne pour faire le service de garde national. Ozanam ne recula pas devant cette obligation et fit les patrouilles ordonnées sur les boulevards. Ce fut lui et deux autres qui accompagnèrent Mgr Affre quand il partit pour les barricades où il devait trouver la mort.

Au milieu des tumultes de la guerre civile, Ozanam trouvait le moyen de se livrer aux études littéraires et historiques. C'est ainsi qu'il publia, dans l'année 1849, son livre de la *Civilisation chrétienne chez les Francs*, couronné par l'Académie Française, et le dernier volume de ses études germaniques qui obtinrent à deux reprises le prix Gobert de dix mille francs. Il s'occupait encore de la société de St-Vincent de Paul ainsi que du cercle catholique et, malgré l'état plus que délabré de sa santé, il ne cessait jamais de travailler. C'est que pour lui le métier de littérateur n'était pas une affaire de pur agrément, ni le devoir d'écrivain chrétien une obligation temporaire ou d'occasion. Lui-même suivait à la lettre les conseils qu'il donnait aux jeunes gens du cercle catholique. "Messieurs," disait-il, "tous les jours, nos amis, nos frères, se font tuer comme soldats, ou comme missionnaires sur la terre d'Afrique, ou devant les palais des mandarins. Que faisons-nous, nous autres, pendant ce temps-là? Croyez-vous donc que Dieu ait donné aux uns de mourir au service de la civilisation et de l'Eglise, aux autres la tâche de vivre les mains dans leurs poches, ou de se coucher sur des roses? Ah! messieurs, travailleurs de la science, gens de lettres chrétiens, montrons que nous ne sommes pas assez lâches pour croire à un partage qui serait une accusation contre Dieu qui l'aurait fait, et une ignominie pour nous qui l'accepterions. Préparons-nous à prouver que nous aussi, nous avons nos champs de bataille, où parfois l'on sait mourir!"

Toutes ces préoccupations, jointes au chagrin causé par les accusations de certains adversaires politiques qui, par vivacité, allaient jusqu'à insinuer qu'il trahissait la foi, accou-

sations fausses et calomnieuses auxquelles Ozanam jugeait plus chrétien de ne pas répondre, toutes ces préoccupations et ces études ardues achevèrent de miner sa constitution déjà si fortement étreinte. Aussi les médecins lui ordonnèrent-ils une oisiveté complète de deux ou trois mois. Passer ce temps sans rien faire ni rien apprendre eût été insupportable pour Ozanam. Il résolut donc de faire un voyage en Bretagne et de visiter cette brave population qui a si bien conservé sa foi et ses coutumes nationales. Il a laissé dans ses lettres de charmantes descriptions de cette excursion. Le temps m'empêche de vous les citer, mais j'espère que vous les lirez vous-mêmes : cela en vaut la peine.

Après ce voyage, Ozanam revint à Paris et continua ses études ordinaires. Il se fixa l'été suivant à Sceaux, petite ville dans le voisinage de Paris. L'un de ses meilleurs amis, J. J. Ampère de l'Académie française, venait régulièrement passer la moitié de chaque semaine en sa compagnie. L'on y travaillait beaucoup et les causeries, les entretiens familiers faisaient paraître bien courts ces jours passés dans une aussi douce intimité. Ampère, après la mort d'Ozanam, en parlait en termes émus. "Ce fut durant l'année 1851," disait-il, "sur un banc que je vois encore dans son petit jardin de Sceaux, où il était allé, déjà bien fatigué, chercher quelque repos, entre sa femme et son enfant, qu'Ozanam me lut son tableau du *paganisme*, derniers jours sereins, de notre amitié, les derniers où l'incertitude qu'il fallait lui cacher ne vint pas en empoisonner la douceur. Qu'on me permette de leur donner un regret, et de ne pas essayer cette larme qui tombe sur le papier tandis que j'écris."

De Sceaux, Ozanam se rendit à Dieppe où il prenait les bains quand son ami Ampère vint le solliciter de l'accompagner à Londres pour visiter la première grande exposition de Londres, au palais de Cristal. Il admira, sans doute, les merveilles de l'art et de l'industrie qu'on y apportait de tous les coins du monde civilisé. Il s'étonna de la richesse de la grande capitale, de ses milliers de navires, de ses vastes entrepôts. Mais il voulut aussi voir le revers de la médaille. Accompagné d'un confrère de la société de Saint-Vincent de Paul, il parcourut les quartiers pauvres de Londres, il y

visita les tristes demeures de l'indigence, les sales réduits de la mendicité. Il n'avait jamais contemplé une telle magnificence d'un côté et un tel abandon de l'autre. Ce spectacle lui inspira un jugement bien sévère du peuple de Londres; vous jugerez, vous mêmes de son exactitude.

« Mais quel tristesse, s'écria-t-il, dans cette ville de brouillard et de fumée! quel mauvais jours dans les monuments! Mais surtout, quel mépris du pauvre et quelle haine de l'église. On les loue de respecter les lois, et ils ne respectent pas l'homme. Il faut être catholique, il faut être fervent, il faut être héroïque dans ce pays-là, pour aller voir un indigent et lui tendre la main. On vante leur application à conserver les traditions et ils foulent aux pieds la seule tradition qui soit d'origine divine.»

Pendant l'hiver de 1851-52 Ozanam reprit son cours malgré les conseils de ses amis qui l'engageaient à prendre le repos dont il avait un grand besoin. Lui au contraire, croyant sa santé définitivement établie, se remit à ses études favorites avec une ardeur que rien ne put calmer. Cependant il tomba malade et dut prendre le lit. Pendant qu'il était dans cet état, il apprit que l'on attribuait son absence de sa chaire à la nonchalance et au désir d'en prendre à son aise. Aussitôt il se leva et courut à la Sorbonne. Il fut ce jour-là plus applaudi que de coutume. En terminant sa leçon, il fit allusion aux reproches qu'on avait eu l'injustice de lui faire. « Messieurs, » s'écria-t-il, « on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme, et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale. Cependant c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous faisons nos forces, je ne m'en plains pas: notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, messieurs, si je meurs, ce sera à votre service.»

XIII

Ce furent là ses adieux après douze ans d'enseignement; il ne parut plus dans sa chaire. Même il avait trop présumé de ses forces et il faillit tomber victime d'une pleurésie très-grave. Il s'en remit toutefois et les médecins l'envoyè-

rent aux Baux Bonnes dans les Pyrénées en lui prescrivant la cessation absolue de tout travail. Son séjour dans les montagnes ne causa guère d'amélioration à sa santé et on le transporta à Biarritz, au bord de la mer où il reprit rapidement des forces. Se trouvant si près de l'Espagne, il eut la curiosité d'y faire une petite excursion. Il partit donc de Biarritz pour faire le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Il visita en route Fontarabie, Irun, Port-du-Passage, Saint-Sébastien et quelques autres villes, mais il n'osa pas continuer le voyage et revint à Biarritz. Cependant, comme il désirait connaître au moins une partie de l'Espagne, il se rendit peu après à Burgos qui s'appelle fièrement la Mère des rois et la Restauratrice des royaumes, *Matre di reyes y Restauradora di reynos*. Il a donné un compte rendu de cette excursion dans le dernier écrit qu'il a fait et qu'il a appelé le *Pèlerinage au pays du Cid*. Il faut lire cet article, l'un des plus achevés qui soient sortis de sa plume, pour se faire une idée des charmes que lui procura ce voyage. Il trouva à Burgos le moyen âge encore debout et partout le souvenir du Cid. Le site de sa maison, le château où il célébra ses noces avec Chimène, la porte de l'église où il força le roi Alphonse VI à se purger par serment de la mort de son frère, enfin le fameux coffre qu'il remplit de sable et sur lequel les Juifs, avec une imprévoyance stupéfiante, lui prêtèrent six cents écus d'or qu'il leur rendit avec une fidélité non moins remarquable. Il revint à Bayonne enchanté de son excursion et assez bien de sa santé.

Mais ce qui inquiétait surtout les amis d'Ozanam, c'était l'hiver qu'il lui fallait passer dans un endroit salubre et un climat doux. Les médecins lui indiquèrent Pise comme réunissant toutes les qualités requises. Ce choix plut grandement à Ozanam; il était enchanté de pouvoir passer plusieurs mois dans l'une des villes les plus intéressantes de l'Italie et par dessus tout riche d'une bibliothèque de 60,000 volumes. Il partit donc au commencement de décembre 1852 et traversa tout le midi de la France, visitant en route, Toulouse, Carcassonne, Montpellier et Marseille. Il descendit ensuite le long de la Méditerranée, passant par Ponton. A Nice il prit le fameux chemin de la Corniche, l'un des plus

beaux qu'il y ait au monde. "Souvent dans le lointain," dit-il, "les Alpes se montraient couronnées de neiges; toujours sur les dernières pentes qui venaient mourir à nos pieds, des forêts d'oliviers, des bocages d'orangers et de citronniers couverts de leurs fruits; de temps à autre des bouquets de palmiers balançant leur feuillage, superbes et vraiment dignes d'être portés le jour des rameaux au triomphe de Notre-Seigneur." Enfin il arriva à Pise en assez bonne santé. Là il trouva de nombreux amis. Ses magnifiques études sur le Dante, le culte qu'il avait toujours porté à l'Italie, où il avait vu le jour, son caractère si sympathique lui attirèrent l'amitié et l'admiration de tous les savants de cette ville. Son plus grand plaisir, c'était de se rendre à la bibliothèque où il passait des heures bien agréables en la compagnie de ses amis, les auteurs de tous les temps et de tous les lieux. Il allait aussi bien souvent, on le comprend bien, visiter ces quatre monuments de Pise, la cathédrale si belle et si élancée qu'elle semble plutôt suspendue au ciel qu'attachée à la terre, la merveilleuse tour penchée, le baptistère et le *Campo Santo*, vieux cimetière du moyen-âge.

Mais on avait surtout conseillé à Ozanam le séjour de Pise à cause de son climat sec et chaud. Or le contraire arriva. L'hiver fut extraordinairement pluvieux et l'humidité empêchait notre malade de prendre l'exercice dont il avait besoin. Il ne perdit pas tout à fait sa gaieté, cependant; il plaisantait même sur l'état de ce ciel d'Italie si différent de ce qu'il avait rêvé. "Les poètes," disait-il, "avaient pris soin de m'en avertir. Devais-je m'étonner des neiges de Rome et des eaux du Tibre grossissant dans les orages, quand Horace déjà s'en prenait à Jupiter de l'opiniâtreté des frimas et croyait revoir sous Auguste le déluge de Deucalion, et lorsque Dante, au troisième cercle de l'enfer, décrit la pluie éternelle, maudite, froide et triste: *eterna maladetta, fredda e greve?*"

P. B. MIGNAULT.

(A continuer)

UNE ÉTRANGÈRE (1)

VII

Lorsque le capitaine annonça au déjeuner son intention de partir par le train de l'après-midi, Lucia se demanda de nouveau avec inquiétude ce qui allait arriver ; et de nouveau, à son grand soulagement, lady Théobald se montra étonnamment accommodante.

— Comme vos amis vous attendent, nous ne pouvons pas espérer l'emporter sur eux. Nous comptons, cependant, vous entrevoir encore pendant votre séjour à Broadoaks. Rien de plus facile pour vous que de vous en échapper et de nous donner quelques heures de temps en temps.

— Bien obligé, dit languissamment le capitaine Barold, qui se montra à peu près poli, sinon enthousiaste durant les derniers moments de son séjour. Il erra dans les jardins avec Lucia, qui dut prendre soin de lui d'après les ordres de sa grand'mère.

Dans ce tête à tête et séparée de lady Théobald, elle ne lui fit plus l'effet de lui être imposée comme le serait une corvée. Lorsqu'elle vint à lui dans sa simple robe de percale et avec son chapeau de paille, il fut même étonné de la trouver beaucoup plus jolie qu'il ne l'avait cru d'abord. Pour des raisons d'économie, c'était elle qui s'était fait de ses propres mains cette petite toilette du matin, sans tenir compte des modes de miss Chickie : point de garnitures, un ruban de velours noir entourait seul sa taille ; il n'y avait rien dans tout le costume qui pût faire tort à sa charmante figure. On ne saurait dire que sa simplicité ingénue eût ravi le capitaine Barold, mais tout au moins elle ne lui déplut pas, et c'est tout ce qu'on pouvait espérer.

— Elle n'a pas l'air, en tous cas, de s'attendre à ce qu'on

(1) Nouvelle américaine intitulée *A fair barbarian*, traduction du *Correspondant*.

fasse beaucoup de frais pour elle." Telle fut sa pensée, et en réalité il n'en fit aucun.

Lorsqu'il fut, toutefois, au moment de prendre congé, il alla jusqu'à lui faire une sorte de gracieux compliment.

—J'espère, dit-il, que nous aurons avant peu le plaisir de vous voir à Londres pendant la saison. Ma mère, si lady Théobald ne peut se décider à quitter Slowbridge, aurait grand plaisir à se charger de vous.

— Lucia ne quitte jamais seule la maison, dit lady Théobald ; mais si nous devons passer une saison à Londres, j'aurai certainement besoin de réclamer les bons offices de votre mère. Je suis devenue trop vieille pour rien changer à ma façon de vivre.

D'après les ordres de Sa Seigneurie, le vénérable landau fut amené devant la porte, et les deux femmes accompagnèrent le capitaine jusqu'à la station.

Ce fut pendant ce trajet que survint un curieux incident.

Juste au moment où l'équipage passait lentement dans High-Street devant la maison de miss Belinda Bassett, le capitaine Barold parut soudainement frappé par l'apparition d'une personne qu'il découvrit se promenant dans le jardin.

—Dieu me pardonne ! s'écria-t-il à demi-voix, c'est miss Octavia !

Et durant un moment, il se laissa presque aller à donner les signes d'un vif intérêt.

Un léger sourire anima ses traits, et ses beaux yeux si froids d'ordinaire s'éclairèrent tout à coup.

—C'est la nièce de miss Bassett, venue d'Amérique, dit lady Théobald, en se rejetant tout roide au fond de la voiture. Comment la connaissez-vous ?

Le capitaine Barold, évidemment embarrassé de n'avoir pas été maître de sa surprise, se retourna vers lady Théobald, en ne laissant plus voir sur ses traits que l'expression d'une parfaite indifférence.

—J'ai voyagé, dit-il, avec elle de Framwich à Stamford. Je croyais que nous serions arrivés ensemble à Slowbridge, mais je suis descendu à Stamford, pour acheter un journal et j'ai manqué le train.

—Oh ! grand'maman, s'écria Lucia, qui avait mis la tête à la portière, comme elle est jolie !

Certainement miss Octavia était ce jour-là très en beauté. Occupée de nouveau à cueillir quelques roses, elle était vêtue d'une robe de chambre à la Watteau, du cachemire le fin, et du rose le plus tendre, garnie d'un jabot de dentelle, et, ce qui semblait être son goût particulier, elle avait une ruche de la même dentelle autour du cou. Ses cheveux étaient relevés sur le haut de sa tête, montrant à leur avantage ses jolies petites oreilles et la partie de son cou si svelte et si blanc que la dentelle ne recouvrait pas. Mais lady Théobald était loin de partager l'enthousiasme de Lucia.

—Elle a l'air d'une actrice, dit-elle; ceux qui aiment les arbres en peinture et les roses artificielles doivent la trouver à leur gré; ce n'est pas là ce qui peut nous plaire à Slowbridge.

Elle se retourna alors du côté de Barold :

—J'ai eu le plaisir de la rencontrer hier, reprit-elle, peu de temps après son arrivée. Elle avait des diamants gros comme des pois à ses oreilles et des bagues assorties. Ses façons sont telles qu'on peut les attendre d'une jeune femme élevée parmi les chercheurs d'or.

—Ses façons m'ont fait l'effet d'être originales, amusantes à observer, et remarquables surtout par un sang-froid digne d'admiration. Elle a eu la bonté de me parler de son père et de ses mines d'argent; j'ai vraiment trouvé sa conversation très intéressante.

—Ce n'est point l'habitude, remarqua sèchement lady Théobald, des jeunes filles anglaises de témoigner tant de confiance à leurs compagnons de voyage.

—Elle ne m'a témoigné aucune confiance, répondit Barold; c'est ce qui fait son charme. On ne recherche pas généralement les confidences d'une jeune étrangère, quelque séduisante qu'elle puisse être. Les observations de cette jeune personne ne respiraient que la plus froide et la plus adorable candeur; elle était bien loin de désirer faire appel à une émotion quelconque.

En se renfonçant dans la voiture, Barold jeta encore un coup d'œil vers l'élégante personne qu'il venait de rencontrer, comme s'il espérait qu'elle tournerait peut-être la tête de son côté.

Il semblait vraiment, malgré sa bonne chance ordinaire, que le capitaine Barold ne dût hasarder ce matin aucune remarque qui ne prêtât aux critiques de sa respectable parente. Pour se rendre à la station, il fallait passer devant les moulins de M. Burmistone qui étaient en pleine activité avec un bruit de machines et une odeur d'huile qui se répandait dans toute l'atmosphère.

— Ah ! dit M. Barold, mettant son lorgnon sur son œil, et l'y fixant avec l'aisance de quelqu'un habitué à cette manœuvre. Je ne savais pas que vous eussiez rien de semblable par ici. Qu'est-ce qui a construit cela.

— Le nom du personnage, répondit dédaigneusement lady Théobald, est Burmistone.

— C'est une très bonne idée, reprit Barold, très bonne pour le pays, avantageuse de toute façon.

— Dans mon opinion, répliqua milady, c'est tout ce qui pouvait arriver de plus fâcheux.

M. Francis Barold, laissant adroitement tomber son lorgnon, reprit sa façon d'être ordinaire, qui n'était pas de nature à encourager la controverse.

— Croyez-vous ? dit-il lentement, c'est vraiment dommage !

Il ne restait plus à lady Théobald qu'à se renfermer dans un imposant silence. Elle avait à peine eu le temps de se remettre quand ils arrivèrent à la station, où il fallait cependant prendre congé l'un de l'autre aussi convenablement que possible.

— Nous espérons bien vous voir de nouveau avant qu'il soit longtemps, dit lady Théobald avec dignité, sinon avec chaleur.

M. Francis Barold resta silencieux pendant une seconde, puis après avoir légèrement réfléchi :

— Merci, oui, dit-il enfin, certainement. Il est facile de revenir et j'aimerais à faire un peu plus connaissance avec Slowbridgé.

Lorsque le train eut quitté la station, et tandis que Dobson faisait repasser le landau par High-Street, lady Théobald lâcha la bride à ses impressions.

— Si Belinda Bassett est une femme raisonnable, elle suivra mon avis et se débarrassera de cette jeune fille aussitôt

que possible. Il me semble continua-t-elle, dans l'excès de sa pieuse exaltation, que les jeunes filles anglaises bien élevées doivent des remerciements à leur Créateur pour les avoir fait naître dans un pays civilisé.

—Peut-être, suggéra timidement Lucie, miss Octavia n'a-t-elle eu personne pour la bien élever. Il est bien possible qu'elle soit la première à s'en affliger.

—Les plumes de son chapeau tremblèrent, à ces mots, sur la tête de milady.

—Elle ne s'en soucie à aucun degré : c'est une impertinente pécore.

VIII

Il avait d'autres personnes qui répétaient volontiers les paroles de lady Théobald, quoiqu'elles les répétassent en particulier et avec plus de ménagement que Sa Seigneurie ne jugeait à propos d'en garder.

Certainement, miss Octavia Bassett ne s'était pas améliorée avec le temps, bien qu'il se fût présenté de nombreuses occasions d'étudier les nobles exemples que lui offrait Slowbridge.

En arrivant à New-York, Martin Bassett avait télégraphié à sa fille et à sa sœur par le câble transatlantique, pour les informer qu'il serait retenu en Amérique pendant environ deux mois ; il leur recommandait de ne s'inquiéter en aucune façon de son absence.

L'arrivée de cette dépêche dans son enveloppe officielle alarma si fort miss Belinda, que Mary-Anne dut la soutenir dans ses bras, pendant que sa nièce Octavia la lisait sans aucune surprise et sans le moindre trouble.

Slowbridge avait été, longtemps même après son complet achèvement, sans vouloir croire à l'existence du câble transatlantique, et jusqu'à ce moment il lui avait semblé impossible que personne en fit jamais usage. A l'idée que c'était à elle-même qu'un pareil message était adressé, miss Belinda se mit d'abord à faire ses préparatifs pour se trouver mal, parfaitement convaincue qu'il s'agissait d'un naufrage où son frère avait trouvé la mort, et que les exécuteurs testa-

mentaires avaient choisi cet ingénieux moyen pour lui en faire parvenir la nouvelle.

— Un message par le câble transatlantique ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée. Ne le lisez pas, ma chère ! laissez cela à une autre. Pauvre, pauvre enfant, ayez confiance en Dieu, mon amour, et... et... prenez courage ! Ah ! combien je voudrais avoir l'âme plus forte et pouvoir vous être de quelques secours !

— C'est une dépêche de mon père, dit Octavia, rien d'important : il a débarqué samedi.

— En êtes-vous sûre, ma chère ? En êtes-vous bien sûre ? s'écria miss Belinda encore suffoquée.

— Voici ce qu'il me dit, écoutez : " Débarqué samedi. — Ami venu à ma rencontre. — Action en hausse. — Retenu ici pour deux mois. — J'écrirai. — Bon courage."

— Merci, grand Dieu ! soupira miss Belinda. Merci, grand Dieu !

— Pourquoi ? dit Octavia.

— Pourquoi ? répéta miss Belinda. Ah ! ma chère, si vous saviez combien j'étais effrayée. J'étais persuadée qu'il était arrivé quelque chose. Une dépêche par le câble ! Je n'ai jamais reçu de ma vie un télégramme et en recevoir un par le câble, c'était réellement un terrible coup !

— En vérité je ne vois pas pourquoi, dit Octavia ; il me semble que c'est tout à fait la même chose qu'un autre message.

Miss Belinda lui demanda timidement :

— Est-ce que votre père en envoie souvent ? Cela doit certainement coûter fort cher.

— Sans doute, répondit Octavia ; mais cela épargne le temps et les inquiétudes. Il m'aurait fallu attendre une lettre pendant douze jours.

— C'est vrai, dit miss Belinda, mais... puis elle s'arrêta court, avec une expression de physionomie un peu décontenancée.

Combien de fois, depuis quelques temps, ses idées d'économie et de vie tranquille n'avaient-elles pas été bouleversées ? Elle avait commencé par regarder sa nièce avec un léger sentiment d'effroi, et cependant Octavia ne pensait

avoir rien fait de particulièrement extraordinaire, et sa façon de vivre lui semblait être particulièrement monotone.

Si miss Belinda Bassett, si ses parents et ses grands parents n'avaient pas été parfaitement connus et universellement respectés ; si leur position sociale n'avait pas été si fermement établie ; si leurs tranquilles existences n'avaient pas toujours été si hautement respectables, peut-être n'eût-il pas été impossible qu'on se fût posé, dans la bonne compagnie de Slowbridge, la question de savoir s'il convenait d'inviter Octavia aux réunions de la petite ville. Mais lady Théobald elle-même sentit qu'on ne pouvait tenir à l'écart la nièce de miss Bassett, logée dans sa maison. Bannir une femme innocente de ces solennelles réceptions et cela pour atteindre une jeune personne qui seule méritait d'être ainsi traitée, c'était porter à miss Belinda un coup mortel et vouloir la mettre au banc de la société.

— Il est seulement à regretter, dit lady Théobald, que miss Belinda n'ait pas mieux arrangé les choses. Comme c'est déplorable d'avoir des parents de cette espèce !

Lucia se sentait, au contraire, tendrement disposée en faveur des deux miss Bassett. Elle n'arrivait pas à comprendre comment miss Belinda pouvait être rendue responsable de la charge qui lui était incombée. Il n'était nullement probable qu'on eût consulté et suivi son goût quant à la manière d'être de sa nièce, qu'elle pouvait souhaiter toute différente de ce qu'elle était.

— Peut-être, chère grand'maman, tout cela vient-il, hasarda la jeune fille, de ce que miss Octavia Bassett est si jeune.

— Puis-je vous demander, dit lady Théobald, de son ton le plus grave, quel est votre âge ?

— J'ai eu dix-neuf ans au mois de décembre.

— Miss Octavia Bassett, reprit Sa Seigneurie, a eu vingt ans au mois d'octobre dernier, et nous sommes en juin. Je ne me rappelle pas avoir jamais eu l'occasion de vous excuser à cause de votre jeunesse.

Ce fut toutefois Sa Seigneurie qui prit l'initiative de fixer une soirée pour recevoir miss Belinda et sa nièce, en même temps que plusieurs autres dames, auxquelles elle se propo-

sait d'offrir d'excellents babas, de bonnes petites tartines de beurre, des gâteaux de plomb et toute sorte d'autres friandises.

—Que fait-on à ces soirées? demanda Octavia.

—Nous passons quelque temps, ma chère, à la table de thé, expliqua miss Belinda, et ensuite... ensuite nous causons; quelques-unes d'entre nous jouent au whist; je n'y joue pas, je ne causé pas beaucoup, je ne m'en sens pas capable. Je redoute de prendre trop à cœur les contradictions.

—Il me semble que ce ne doit pas être fort divertissant. Je ne crois pas avoir jamais été dans des réunions où l'on n'eût rien à faire que de prendre du thé et causer.

—Nous n'avons ni l'idée ni l'envie de nous divertir autrement, répliqua miss Belinda avec une dignité douce. Une conversation instructive est toujours profitable pour ceux qui y prennent part.

—Je crains, dit Octavia, de n'avoir jamais assisté à quelques-unes de ces conversations profitables.

En réalité, elle n'était pas, plus qu'aucune autre jeune fille de son âge, éprise de la société des hommes. Mais elle n'avait pu s'empêcher de s'étonner à l'idée qu'il n'y aurait point là de jeunes gens. Elle se demandait même si des jeunes gens présentables manquaient absolument à Slowbridge, ou s'ils étaient tenus en réserve pour de pareilles occasions. Jamais elle n'avait entendu miss Belinda mentionner aucun nom d'homme, excepté celui du ministre de Saint-James. Et, quand elle l'avait vu passer devant la maison, elle n'avait pas trouvé que sa mince personne et ses vêtements ecclésiastiques un peu étriqués fussent dignes d'un intérêt particulier.

Il faut avouer que miss Belinda ressentait une vive anxiété, en songeant à cette première apparition de sa nièce dans la société. Un thé chez lady Théobald constituait une présentation en règle, pour le monde de Slowbridge. Toute autre personne faisant partie de la bonne compagnie, arrivée à l'âge de discrétion et sortie de pension, était régulièrement invitée à prendre le thé à Oldeocugh-Hall. Pendant la soirée tout entière, elle était le sujet de la plus minutieuse observation, on prenait note de sa manière d'être et des

alents dont elle faisait preuve, et elle devait jouer sur le piano les derniers morceaux qu'elle avait appris. Lady Théobald entraît avec elle en conversation, et sa réputation dans le monde dépendait de la modestie de ses réponses et de sa respectueuse attitude pendant la durée d'un si long examen. Rien n'était donc plus naturel quel'anxiété de miss Belinda.

—A votre place, ma chère Octavia, dit miss Belinda, je ne voudrais mettre qu'une toilette parfaitement tranquille et simple, par exemple une robe de mousseline blanche avec des rubans bleus.

—Vraiment ? répondit Octavia. Puis, après quelques secondes de réflexions sur ce sujet : J'en ai une, dit-elle, qui ferait bien l'affaire, si le temps est assez chaud pour la porter. Je l'ai achetée à New-York, mais elle venait de Paris, et je ne l'ai pas encore mise.

—Ce sera plus joli que tout autre chose, dit miss Belinda, enchantée de penser que sa première inquiétude avait été si facilement dissipée ; rien de plus charmant pour une jeune fille que la plus pure simplicité. Nos jeunes personnes de Slowbridge ne portent guère, le soir, que du blanc. Miss Chickie m'a assuré, il y a quelques semaines, qu'elle venait de faire quinze robes de mousseline blanche, et toutes sur un seul modèle de sa propre invention.

—Pour moi, je ne pense par que cela puisse être bien joli, remarqua froidement Octavia ; j'aime autant ne posséder aucune de ces quinze robes. Il me semblerait entendre, quand j'entrerais dans un salon, tout le monde s'écrier : "Bon Dieu ! en voilà encore une !"

—La première de ces robes a été faite pour miss Lucia Gaston, qui est la nièce de lady Théobald, répondit doucement miss Belinda, et il y a peu de jeunes personnes dans Slowbridge qui ne soient dérivées de suivre son exemple.

—Je ne doute pas, dit Octavia, qu'elle ne soit très gentille et tout ce qui s'ensuit. Mais je ne me figure pas que j'aie masse à copier ses toilettes ; c'est là où je mettrais le signet.

Cela fut dit sans aucune mauvaise intention, et toute sensitive que fût miss Belinda sur l'idéal qui lui était cher, il n'y avait pas moyen de se tenir pour offensée.

Lorsque vint le moment de cette importante soirée, une grande excitation régna dans tout High-Street et les rues avoisinantes. Les histoires de diamants, de chercheurs d'or, et de mines d'argent avaient été l'objet d'une foule de commentaires et d'amplifications auxquels ne manquaient point toute sorte de détails extraordinaires. On y tenait pour certain que l'opinion avantageuse que lady Théobald entretenait sur le compte de miss Belinda l'avait seule décidée à recevoir chez elle sa nièce.

—Je désire, ma chère enfant,—avait dit à sa fille, pendant qu'elle faisait sa toilette, plus d'une discrète matrone,—je désire que vous ne vous écartiez pas de moi au commencement de la soirée, avant que nous ne sachions comment cela tournera pour cette jeune personne ; soyez assez aimable pour elle, mais pas trop familière ; il est toujours bon de prendre ses précautions.

Il serait difficile de dire au juste quelle espèce d'attitude on s'attendait à voir prendre à la nouvelle débarquée du pays des chercheurs d'or et des mines d'argent ; il suffit de savoir que le sentiment général était celui de la méfiance et d'une sorte d'appréhension.

Quant à miss Bassett, qui sentait tout cela dans l'air même qu'elle respirait, son émotion s'augmentait à l'idée de l'ignorance où était la jeune fille des dispositions de la société de Slowbridge à son égard. En dépit de ses habitudes de luxe, Octavia n'était pas difficile à contenter, et le petit événement social qui se préparait ne laissait pas que d'avoir excité sa curiosité ; elle montrait de la gaieté et parlait plus qu'à son ordinaire, racontant à miss Belinda les fêtes auxquelles elle avait assisté à New-York, fêtes dans lesquelles elle semblait s'être beaucoup amusée, où elle avait fait étalage des plus belles toilettes, et dans lesquelles elle avait eu plus que sa part de danseurs. Les termes dont elle se servait et les danses qu'elle décrivait paraissaient également étranges à miss Belinda, qui se sentait effarouchée et ne pouvait, dans sa timidité, prendre son parti de la prodigieuse intrépidité des jeunes filles de New-York. Elle ne pouvait se figurer la dance des *Lanciers* sans voir devant ses yeux une sorte de représentation théâtrale, composée de figures étranges, particulièrement calculées pour attirer l'attention du sexe fort.

Il faut convenir, toutefois, que, dans ce même moment, malgré tant d'émotions, miss Belinda commençait à découvrir dans sa jeune nièce plusieurs excellentes qualités qui s'emparaient doucement de son vieux cœur, si capable de tendresse. D'abord, c'était la jeune fille la plus naturelle du monde ; si elle avait été moins naturelle, elle aurait moins prêté à la critique. Elle était bonne enfant et généreuse à l'excès ; sa manière d'être avec Mary-Anne avait tout de suite éveillé la sympathie de miss Belinda. Il n'y paraissait pas la moindre trace de condescendance ou de vulgaire familiarité ; c'était plutôt une façon étonnamment simple, quelque chose qui semblait indiquer une inconsciente sympathie pour la jeunesse de Mary-Anne, dont le lot dans la vie était si peu fortuné. Elle lui faisait cadeau, pour sa toilette, de vêtements qui auraient excité l'indignation de Slowbridge, si celle-ci avait osé les porter. Mais quand ses imprudentes largesses lui était reprochées par sa tante, Octavia prenait soin de rectifier les choses.

—Parfaitement, disait-elle ; je puis aussi bien lui donner un peu d'argent, pour qu'elle fasse elle-même ses emplettes.

Et lorsque, sur les conseils de sa maîtresse, Mary-Anne acheta une robe d'épais mérinos brun, Octavia s'intéressa vivement à toutes les peines qu'elle prit pour la confectionner.

—A votre place, lui dit-elle, je ne ferais pas la taille si courte, ni la jupe si ample. Il n'y a pas de raison pour que cela ne vous aille pas très bien. Réunissant ainsi à gagner tout à la fois le cœur de la servante et à donner meilleure tournure à sa toilette.

—On voit qu'elle a bon cœur, se disait à elle-même miss Belinda, à mesure qu'elle faisait mieux connaissance avec sa nièce. Elle est en cela comme Martin. Il est probable qu'elle me trouve très ignorante et un peu sotte. Je vois sur son visage qu'elle ne saurait comprendre ce que j'éprouve sur beaucoup de sujets, mais elle n'a jamais semblé se moquer de moi, et je suis persuadée qu'elle m'aime ; en outre elle est très jolie, quoique après tout, je ferais mieux de n'y pas attacher tant d'importance.

IX

Au jour de la fameuse réunion chez lady Théobald, notre bonne petite vieille fille, après avoir étalé sur son lit la majeure partie de sa toilette des grandes occasions, ouvrit son armoire et en tira le carton qui contenait son plus beau bonnet. Toutes les dames de Slowbridge portaient des bonnets; et tous ces bonnets n'étant que la respectueuse reproduction de ceux de lady Théobald, sans nul souci de l'âge, de la taille, du teint et de la tournure, le résultat ne laissait pas que d'être légèrement monotone. Les coiffures de lady Théobald affectaient une apparence à la fois sévère et pompeuse; les flots de dentelles formaient sur sa tête comme autant de pointes agressives; les nœuds de rubans semblaient doublés de carton, et les brides retombaient droites et raides.

— Tout cela va très bien pour une personne majestueuse, avait dit ce même jour miss Belinda à sa nièce, mais pour celles qui ne sont pas majestueuses, c'est plutôt peu seyant. Quelquefois il m'est arrivé, dois-je vous l'avouer, d'avoir presque souhaité que miss Chickie eût mis un peu plus de variété dans la forme de ses bonnets.

Peut-être la vue des articles de toilette contenus dans les cinq malles de sa nièce avait-elle fait naître cette idée dans l'esprit de l'excellente vieille fille. Il est certain, du moins, qu'au moment où elle considérait le plus beau de ses bonnets, un léger soupir s'échappa de ses lèvres.

— Il est trop grand, dit-elle, pour une petite personne, et je ne crois pas que le jaune m'aille bien.

Juste à ce moment, elle entendit frapper à sa porte; elle reconnut que c'était Octavia. Son bonnet lui tomba des mains, toute confuse qu'elle était d'être ainsi surprise dans un mouvement de faiblesse.

— Entrez, mon amour.

Octavia poussa la porte et fut bientôt près d'elle. Elle n'était pas encore habillée. Elle avait sa robe de chambre et ses pantoufles, qui étaient en soie grise, ouatées et bordées de guillandes d'œuillets. Miss Belinda avait déjà fait connaissance avec la robe de chambre et les pantoufles. Elle

était accoutumée à cette magnificence, mais ce qu'elle n'avait pas encore vu, c'était le petit objet que la jeune fille tenait dans sa main.

—Voyez, ce que j'ai fait pour vous, dit Octavia, avec un sourire de triomphe ; je ne savais si j'en pourrais venir à bout quand je l'ai commencé. J'avais vu des bonnets de ce genre à New-York et je possédais les dentelles ; j'en ai même eu assez pour mettre des ruches au cou et aux poignets. C'est de la malines.

—Ma chère... s'écria miss Belinda, ma chère !

Et Octavia de sourire de nouveau.

—Savez-vous ce que cela est ? dit-elle ; ce n'est point un bonnet à la façon de Slowbridge, mais cela n'en est pas moins un bonnet. On les porte ainsi à New-York, et je ne les trouve pas moins jolis à cause de cela.

Il était vrai que ce bonnet ne ressemblait en rien à ceux façonnés à Slowbridge, et vrai aussi qu'il était infiniment plus joli. Il se composait d'une petite coiffure de fines dentelles froncées, ornées, par-ci par-là, de nœuds de satin d'une nuance claire.

—Laissez-moi vous l'essayer, dit Octavia, en s'avançant ; ce qu'elle fit en une minute, obligeant miss Bassett à se regarder dans un miroir.

—Voyez, dit-elle, ceci ne vaut-il pas mieux... oui, bien mieux que de copier lady Théobald ?

Le bonnet était si joli, il lui allait si bien, et miss Belinda était si touchée par l'aimable joie de l'innocente enfant, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

—Ma chérie, murmura-t-elle, cela est si beau et cela doit coûter si cher ! Je ne sais, en vérité, comment vous remercier. Je n'aurai jamais, j'en ai peur, le courage de le porter.

—Oh ! répondit Octavia, cela n'a pas le sens commun. Je ne saurais vous dire à quel point il vous va bien.

Miss Belinda se regarda dans la glace et céda. Il lui allait si bien !

—Quoi ! ma chère, de la vraie malines ! dit-elle faiblement, de la vraie malines ! Il n'y a pas de pareilles dentelles dans tout Slowbridge.

—Tant mieux, dit Octavia galement.

Et faisant un pas vers miss Belinda, tout étonnée, elle donna adroitement avec ses doigts délicats un pli nouveau à l'un des nœuds de satin, puis en riant doucement elle appliqua un léger baiser sur la joue de sa tante.

— Là, dit-elle, j'espère que maintenant vous voudrez bien l'accepter. Je vais vite faire les ruches que je vous apporterai et tout le monde verra combien vous êtes à la mode.

Sans donner à miss Bassett le temps de répliquer, elle sortit en courant de la chambre, laissant la bonne vieille dame touchée jusqu'au fond du cœur toute charmée et cependant un peu soucieuse encore.

Une voiture, commandée au *Lion Bleu*, de se trouver devant la porte à cinq heures moins un quart. A l'heure indiquée, elle arriva avec tant de fracas, que miss Belinda ne put s'empêcher d'en être un peu effrayée.

Mary-Anne fut dépêchée à miss Octavia pour annoncer la voiture, et en redescendant son visage était tout épanoui.

— O madame, vous n'avez jamais rien vu de si beau. Sa robe est divine. Ah! Seigneur! Et vous-même, comme vous voilà!

En effet, les ruches ajoutées à sa plus belle robe de soie noire, et le petit bonnet posé sur ses cheveux bien lissés, changeaient tellement à son avantage miss Bassett, qu'elle était toute prête, en constatant le fait, à se reprocher un léger soupçon de vanité. L'exclamation de Mary-Anne donna un autre cours à ses pensées.

— Est-ce que... est-ce que la robe de miss Octavia est très voyante, Mary-Anne? demanda-t-elle. J'espère qu'elle ne fait pas trop d'effet.

Je n'ai jamais rien vu de si élégant, madame, répondit Mary-Anne. Il ne lui manque que le voile pour qu'elle ait tout à fait l'air d'une mariée. Elle n'a jamais été mieux mise.

A ce moment, on entendit le léger frôlement d'une jupe et Octavia entra.

— Voilà! dit-elle en avançant jusqu'au milieu de la chambre. J'espère que c'est assez simple?

Miss Belinda la regarda avec un air de découragement.

La robe mousseline blanche était presque entièrement recouverte de dentelle de valenciennes et les rubans bleus étaient brodés de marguerites des champs. Le degré d'élegance de toilette dépassait tout ce que, dans son innocence, la vieille demoiselle avait jamais imaginé pouvoir résulter de l'heureuse combinaison du bleu et du blanc.

— Je ne trouve pas que ce soit une toilette simple, mon amour, dit-elle, quelle quantité de dentelles !

Octavia jeta un coup d'œil sur ses dentelles.

— C'est vrai, il y en a beaucoup, reprit-elle, mais c'est joli, et on peut mettre beaucoup de valenciennes sur le blanc. On m'a dit que cette robe venait du chez Worth, et j'en espère, car elle coûte assez cher. Je crois que le ruban est brodé à la main ; il en entre une quantité dans les noeuds.

Sans autre réflexion, miss Belinda se dirigea avec sa nièce vers la voiture, dans laquelle elles montèrent sous les regards admiratifs ou critiques de quelques respectables familles qui se tenaient cachées derrière les rideaux de leurs fenêtres, depuis l'instant où elles avaient entendu le bruit des roues.

Comme la voiture passait rapidement devant le pensionnat, toutes les élèves de la première classe se précipitèrent vers la fenêtre. Leur empressement fut récompensé par la vue d'un nuage de mousseline et de dentelle, de beaux cheveux bruns dorés artistement arrangés, d'un très joli visage et de grands yeux bleus qui leur adressèrent un regard de bienveillance.

— Elle a des diamants aux oreilles, s'écria miss Phipps, follement excitée ; je les ai vus briller. Comme j'aurais voulu la voir sans son manteau, je ne doute pas qu'elle ne soit éblouissante !

X

Les invités de lady Thobald étaient déjà réunis dans le vieux salon bleu. Tout le monde avait été ce jour-là d'une exactitude inaccoutumée ; évidemment parce que tout le monde désirait voir miss Octavia Bassett faire son entrée.

— Je crois que ce serait une épreuve, même pour une

jeune fille telle qu'on la dépeint se plut à dire une des sévères matrones.

— Il est naturel qu'elle se sente embarrassée à l'idée d'être exposée à la critique de lady Théobald, et sans doute elle va comprendre à quel point les manières américaines sont peu de mise dans la société, comme il faut d'une respectable ville de province anglaise.

— Nous l'avons vue, il y a quelques jours, dit Lucia, qui entendait cette conversation, et elle est très jolie. J'ai cru vraiment que je n'avais jamais vu une aussi jolie personne.

— Un peu dans le genre d'une actrice, je suppose, ma chère, répliqua la matrone, d'un ton de douce réprimande.

— J'ai si rarement vu des actrices, répondit Lucia timidement, que je sais à peine quelles sont leurs manières. Elle m'a paru gaie et jolie, mais dans un genre qui pour moi était tout à fait nouveau.

— J'ai entendu raconter que sa toilette est des plus extravagantes et des plus coûteuses, osa dire miss Pilcher, que sa position de maîtresse de pension obligeait à beaucoup de complaisance à l'égard de ses protectrices. Elle a de la dentelle sur ses robes de chambre.

— Miss Bassett et miss Octavia Bassett ! annonça Dobson, en ouvrant la porte à deux battants.

Lady Théobald se leva de son fauteuil. Il se fit un certain mouvement dans l'assemblée, lorsque toutes les dames tournèrent la tête vers la porte, et à ce moment on vit apparaître les signes d'une véritable agitation.

Miss Belinda Bassett se présentait à la vue de tout ce monde, parée des ruches de belles dentelles de malines et coiffée d'un petit bonnet absolument nouveau. Sa nièce la suivait sans montrer aucun embarras, avec des milliers de francs de dentelle sur sa robe et de véritables diamants à ses oreilles.

— Elle n'a pas l'ombre de timidité, dit mistress Burnham à demi voix ; c'est le genre aujourd'hui.

Quoique partant d'une sincère indignation, cette remarque était infiniment trop sévère. Ce n'était point la hardiesse, mais simplement l'aisance d'une jeune fille qui ne pensait pas avoir rien à redouter dans la société assez peu imposante devant laquelle elle se présentait.

Octavia était accoutumée à se trouver dans des salons remplis d'étrangers. Elle avait passé plusieurs années de sa vie dans les hôtels américains, où, parmi les nouveaux venus de chaque jour, le plus grand nombre étaient bien peu faits pour l'intimider. Accoutumée, en quelque sorte, à être considérée comme une jeune personne d'importance, ce n'était donc point une nouveauté pour elle d'être remarquée. " Cette jolie blonde, avait-elle entendu dire souvent, est la fille de Martin Bassett."—Un habile homme, Bassett, et qui a de la chance ! Il ne sait pas le compte de ses dollars."

Elle n'était donc nullement émue en suivant miss Belinda et, regardant gaiement autour d'elle, elle sourit quand elle aperçut Lucia.

La visite de cérémonie faite précédemment par lady Théobald, avec sa petite-fille, avait été très courte, mais Octavia avait pris aussitôt Lucia en amitié et paraissait aise de la retrouver.

—Je suis charmée de vous voir Belinda, dit Sa Seugneurie en lui serrant la main, et vous aussi, miss Octavia.

—Merci, répondit Octavia.

—Vous êtes bien bonne, murmura miss Belinda, d'un air reconnaissant.

La pauvre demoiselle avait le sentiment pénible d'être le point de mire de toute la société et elle se sentait un peu écrasée par la nouveauté de sa toilette, qui, en effet, faisait sensation. Octavia, que l'on regardait encore davantage, demeurait cependant parfaitement indifférente à l'attention qu'elle excitait. Debout, au milieu de la pièce, elle parlait à Lucia, qui s'était approchée d'elle. Plus grande que Lucia (et le contraste la faisait paraître encore plus grande), elle éclipsait, par sa magnifique toilette, la simple robe de mousseline blanche qui était l'une des quinze robes de miss Chickie, et, quoique bien portée, rentrait dans les modes de Slowbridge. Octavia jouait, tout en parlant, avec un petit éventail de plumes, bleu pâle, suspendu à sa ceinture par un de ses longs rubans brodés, tandis que Lucia, qui n'avait rien dans les doigts, laissait pendre ses bras à ses côtés.

—Je n'ai jamais été à une réunion d'après-midi, comme celle-ci, dit Octavia; cela ne ressemble pas du tout à une matinée.

—Je ne sais pas ce que c'est qu'une matinée, répondit Lucia. Il y en a peut-être à Londres, mais je ne suis jamais allée à Londres.

—Il y en a à New-York, reprit Octavia; c'est une sorte de réception de jour où les dames vont en demi-toilette, mais pas décolletées, et dans lesquelles les invités se succèdent sans cesse.

Lucia regarda autour d'elle et sourit.

—C'est bien différent de ceci, répondit-elle.

—Après tout, peut-être ceci est-il plus agréable, reprit miss Octavia, par politesse.

Lucia jeta un regard furtif vers lady Théobald, et s'adressant de nouveau à Octavia:

—Je crains que non, dit-elle bien bas.

Octavia se mit à rire. A partir de ce moment, elles étaient sur un même pied d'intimité.

—J'ai dit *peut-être*, répondit-elle.

Octavia ne craignait plus maintenant de trouver la réunion ennuyeuse: s'il n'y avait pas de jeunes gens, il y avait au moins une jeune personne avec laquelle elle se sentait en sympathie.

—J'espère, dit Octavia, que je vais me conduire avec convenance et selon ce qu'on attend de moi.

—Oh! dit Lucia d'un air inquiet, je l'espère aussi; je... je craindrais bien, s'il en était autrement, que cela ne tournât contre vous.

Octavia ouvrit de grands yeux, comme elle le faisait souvent aux observations de miss Belinda, puis, tout à coup, se mit à rire.

—Qu'est-ce qu'on me ferait? dit-elle irrespectueusement. Me mettrait-on à la porte sans me donner une tasse de thé?

Lucia parut encore plus inquiète.

—Ne leur laissez pas voir que vous riez, reprit-elle. On ne manquerait pas de dire que vous avez perdu la tête.

—Perdu la tête! reprit Octavia, je ne vois rien ici qui pourrait le faire dire.

— Si on le disait, votre réputation serait bientôt perdue ; et si vous devez rester ici, ne vaudrait-il pas mieux essayer de leur plaire ?

Octavia réfléchit un instant.

— Je n'ai aucunement intention de leur déplaire, dit-elle, à moins que ce ne soit chose par trop facile. Je n'ai pas l'habitude de m'occuper de ce que l'on dit de moi. Je n'y fais pas généralement attention.

— Venez maintenant que je vous présente miss Egerton et sa sœur. Grand'maman a les yeux fixés sur nous.

Sans y songer, Octavia tourna les yeux vers lady Théobald et s'aperçut qu'elle les regardait d'un air désapprouvateur. Pourquoi ? se dit-elle, en suivant Lucia. Elle fit la connaissance des miss Egerton ; celles-ci parurent gênées et, après les premières échanges de politesse, se bornèrent à lui répondre par monosyllabes en l'examinant attentivement. Bien qu'elles fussent très désireuses d'entendre causer Octavia elles n'avaient pas le courage de faire les frais nécessaires, à moins qu'une brusque question de miss Lydia ne pût être considérée comme une tentative de ce genre.

— Aimez-vous l'Angleterre ? demanda-t-elle.

— Est-ce que ceci est l'Angleterre ? dit Octavia.

— C'est au moins une partie de l'Angleterre, reprit la jeune personne avec une froide précision.

— Si c'est ainsi que vous l'entendez, je l'aime beaucoup, répondit Octavia en souriant et en agitant son éventail.

Miss Lydia et miss Violette Egerton la regardèrent un instant d'un air indécis. Elles ne lui trouvaient pas l'expression malicieuse, mais il leur semblait cependant, à toutes deux, qu'il y avait chez elle un peu de malice et même qu'elle avait eu l'intention de s'amuser à leurs dépens. Naturellement, elles éprouvèrent un peu d'embarras, et parlèrent moins encore qu'auparavant. La conversation languit à ce point, qu'Octavia ne fut pas fâchée qu'on annonçât le thé. Au moment même où les dames quittaient leur siège avec une légère agitation et que lady Théobald se mettait en tête de la procession pour se diriger vers la salle à manger, Dobson apparut de nouveau à la porte du salon.

— Monsieur Barold, dit-il à haute voix, et monsieur Burmistone.

Tous les regards se dirigèrent d'abord vers la porte et de là à lady Théobald.

M. Francis Barold entra, suivi du constructeur des moulins, qui était un bel homme, à la taille élevée, aux épaules larges, et de bonne apparence. Il semblait fort indifférent à la curiosité qu'il excitait.

— J'ignorais que nous dussions vous trouver en compagnie, dit Barold; pardon pour moi et pour Burmestone que j'ai eu le plaisir de reconstruire à Broadoaks et qui a été assez bon pour me proposer de revenir avec lui.

Lady Théobald tendit la main au personnage en question.

— Je suis fort aise, dit-elle sèchement, de voir monsieur Burmestone.

Se tournant vers Barold.

— Vous venez bien à propos, dit-elle, nous allions précisément prendre le thé, et j'espère que vous voudrez bien vous joindre à nous. Lucia...

M. Barold se tourna naturellement vers l'endroit où se portaient les regards de Sa Seigneurie au moment où elle prononçait le nom de sa petite-fille d'un ton de commandement. Il est probable que son intention en se retournant était de saluer Lucia, mais il avait à peine fait ce mouvement que son attention fut attirée par une jeune fille placée près d'elle, une jeune fille agitant un petit éventail bleu. Elle souriait d'un charmant sourire qui ne pouvait s'adresser qu'à lui.

L'instant d'après, il était aux côtés d'Octavia, l'air assez satisfait. Un froid se répandit sur cette assemblée des dames de Slowbridge, qui crurent deviner une secrète intrigue. Après un moment de stupefaction, Sa Seigneurie retrouva sa présence d'esprit.

— Allons prendre le thé, dit-elle. Monsieur Burmestone, voulez-vous bien donner le bras à miss Pilcher?

FRANCIS BURNETT.

(à continuer.)

LES CENTENAIRES.

Quand les journalistes auront-ils fini de créer des centenaires! Chaque semaine ils nous en présentent un ou deux, et du moment que "c'est imprimé" le public est comme obligé d'y croire. Journalistes mes frères si quelqu'un se donnait la peine de vérifier tout ce que vous nous dites sur ce sujet, votre échafaudage de merveilleux tomberait du coup et, bientôt on ne trouverait plus personne pour croire à l'existence des centenaires—ce qui serait à peu près raisonnable.

Vous souvient-il d'avoir lu ce que M. Jacques Viger écrivit, il y a cinquante ans, afin d'établir l'âge exact de deux vieillards prétendus centenaires et qui ne l'étaient pas, il s'en fallait de beaucoup! L'article fit presque scandale: oser porter la main sur des centenaires! On a assassiné des gens pour moins que cela. M. Viger en fut quitte à meilleur marché: il passa pour un excentrique. Tout le monde avait foi dans les centenaires: la presse se rangea du côté du public, et, depuis lors, comme auparavant, les journaux servent régulièrement des macrobites à leurs lecteurs.

Mais la science ne recule pas devant l'opinion. C'est ce qui est arrivé à M. J.-C. Taché. Dans le cours des longs travaux de statistiques auxquels il s'est livré, et avec l'aide des notes recueillies par M. l'abbé Tanguay, il a dressé une liste de 421 noms de personnes réputées centenaires. Sur ce nombre 339 ont dû être mis complètement de côté, faute de preuves ayant l'apparence de la vérité. Restaient 82 cas, tous Canadiens-Français, qui ont été l'objet d'enquêtes soignées.

Grâces à nos archives françaises—les plus complètes en ce genre qui existent peut-être au monde—il a été possible de se rendre compte de tous les faits et de baser une décision incontestable sur chacun de ces 82 cas. Eh bien!

l'on n'a trouvé que neuf personnes ayant réellement atteint l'âge de cent ans, et encore, elles ne vivent pas aujourd'hui, mais appartiennent à l'ensemble de la période entière de l'histoire du Canada. Leurs dates de naissance sont : 1689, 1701, 1738, 1741, 1742, 1752, 1759, 1768, 1774.

Il y en a quatre du district de Québec, trois du district des Trois-Rivières et deux du district de Montréal. Sur ce nombre, trois sont décédés à cent ans, un à cent un ans, un à cent deux ans, deux à cent trois ans, un à cent neuf ans, un à cent treize ans.

Ce dernier se nommait Pierre Joubert, cordonnier, né à Charlesbourg, le 15 juillet 1701. Il mourut à Québec le 16 novembre 1814, âgé par conséquent de 113 ans, 4 mois et un jour.

Les huit autres sont représentés par quatre hommes, trois femmes de race blanche et une sauvagesse.

L'écart entre l'âge allégué par les 82 personnes ci-dessus et leur âge véritable est parfois étonnant. Plusieurs se trompaient de dix, quinze, vingt et vingt-cinq ans ! Ainsi, Martin Lefebvre-Boulangier, de Saint-Michel de Bellechassé, qui réclamait 106 ans, se trouve n'en avoir que 81. Marie-Angélique Gougé, morte à Québec en 1848, n'avait que 79 ans : on la disait centenaire.

Il en est de même de François Forgues, inhumé à Sainte-Rose, et qu'il faut ramener de 120 à 90. Pierre Descombes, instituteur, décédé à Saint-Roch de Québec, en 1858, à l'âge de 112 ans, selon tous les journaux, n'en avait que 81. En 1878, il s'est fait dans la presse beaucoup de bruit au sujet du bonhomme Doyer (le véritable nom est Dodier) qui vivait de la sympathie du public, à cause de ses 104 ans, et qui, en somme, ne dépassait pas 86. Adélaïde Quertier, décédée à Ottawa, au mois d'août 1874, était âgée de 84, non pas de 112 comme on le prétendait. M. de Gaspé raconte dans ses *Mémoires* que, vers 1792, le duc de Kent dansa un menuet avec Françoise Lecompte, de l'île d'Orléans, qui portait un siècle sur sa tête—ce qui n'empêcha pas cette brave femme de mourir quelques mois après... à l'âge de 94 ans.

Des 82 vieillards dont je parle deux seulement se donnaient l'âge qu'ils avaient.

Comment croire ce qu'on nous dit, touchant des existences humaines de 150 et 175 ans et que tout le monde accepte sans soulever le moindre doute !

Le cas de Jacques Fournier, Canadien, mort aux États-Unis sous le poids de 134 années, assure-t-on, a fait le tour de l'Amérique à l'aide de la presse ; il attire en ce moment la curiosité des Européens ; la science veut absolument que ce soit "arrivé", mais pas de danger qu'elle s'avise de venir au Canada chercher des preuves !

Il doit en être ainsi du fameux Jenkins et du célèbre Parr, que l'on cite à tout propos, sans jamais publier de documents sur leur compte.

Les macrobites, c'est à dire ceux qui ont dépassé le terme ordinaire de la vie, paraissent avoir été nombreux, surtout dans la plus haute antiquité. Si je parlais de Mathusalem on me crierait de commencer au déluge. Bornons-nous à dire que, depuis l'ère chrétienne, ces âges extraordinaires ne sont plus mentionnés—mais aussi l'histoire des temps nouveaux est moins embrouillée ! Cela explique peut-être la disparition de ces phénomènes de longévité.

Règle générale, quand un homme se met à dire qu'il a cent ans, on l'examine un tantinet et l'on s'en va disant : "Ce doit être la vérité, car il a l'air bien vieux !" Cette preuve indiscutable est acceptée à la ronde. Bientôt le bonhomme, pour qui chaque saison pèse le poids d'une année, avoue avoir 104 ou 106 ans : chacun s'empresse de toper—sauf quelques enthousiastes qui, du coup, montent à 110 ou 112—toujours "parce qu'il a l'air bien vieux."

J'ai vu une scène de ce genre dans une tournée officielle. Un milicien de 1812-15 se présenta accompagné de son père. C'était en 1875.

—L'un de vous deux n'a pas servi, j'en suis certain, leur dis-je.

—En 1812, répondit le fils, mon père était déjà trop âgé pour porter les armes. Il a maintenant 115 ans sonnés, tel que vous le voyez.

Nombre de personnes du même village assistaient à l'entrevue et tous opinèrent du bonnet aux paroles du fils et du père, m'assurant qu'il n'y avait pas d'erreur possible,

puisque ces deux hommes étaient connus, depuis plus d'un demi-siècle, de la paroisse entière. Piqué au jeu, j'interrogeai "tout le monde et son père." Voici le verdict qui fut rendu à l'unanimité : Le père, né en 1781, s'était marié à quinze ans (1796) ; le fils était né en 1797 et son enrôlement datait de 1814, alors qu'il était âgé de 17 ans. Durant la guerre de 1812-15, les hommes mariés ne furent appelés sous les armes qu'au commandement général et ne sortirent point de leurs paroisses ; de cette manière le père n'avait pu servir, bien qu'il dépassât à peine trente ans. En 1875 leur âge était comme suit : le père 94, le fils 79. Mais "ils paraissent bien vieux, tout de même !"

La drôle de figure que celle d'un centenaire ramené à quatre-vingt-dix ans ! Il s'imagine qu'on le vole.

On ne peut rajeunir impunément que les jolies femmes.

—Si mon grand-père n'était pas mort, disait un Irlandais, il aurait aujourd'hui cent quarante ans. A propos, les Irlandais ont sur nous le double avantage d'être tous centenaires et de ne le prouver jamais. Il pratiquent cela d'instinct. Lorsqu'un Irlandais parle de son grand âge on sait... à quoi *s'en tenir*.

Ne prenons donc pas pour argent comptant tout ce que l'on nous raconte. Il a existé, il est possible, des êtres humains dont la vie s'est prolongée au-delà de la limite ordinaire, mais ce sont des cas si extrêmement rares qu'ils est inutile de s'en occuper.

Un écrivain a dit, après avoir étudié ces matières : "Les exemples les plus extraordinaires de longévité se trouvent parmi les classes d'hommes qui mènent une vie simple et conforme aux vœux de la nature, en travaillant de leur mains et en plein air, tels que les fermiers, les jardiniers, les chasseurs, les soldats et les matelots."

Une cause fréquente de mécomptes dans les recherches que l'on fait pour constater l'âge des personnes provient de certificats ne s'appliquant pas aux porteurs. Le nom de baptême d'un enfant décédé est fréquemment transmis à un nouveau-né. Plus tard, celui-ci se procure ce qu'il croit être le certificat de sa propre naissance tandis que, en réalité, il n'a que celui de son frère.

Pour identifier la personne qui réclame un rang de longévité, il faut obtenir tous les actes de sa famille durant une certaine période, à savoir : mariage du père, naissance, mariage et sépulture de chacun de ses enfants. C'est de cette façon que MM. Taché et Tanguay ont procédé. Plus de mille actes ont été dépouillés au sujet des quatre-vingt-deux vieillards ci-dessus.

Deux citations bien connues, mais pas assez méditées trouvent naturellement leur place à la fin du présent article :

L'Ecclésiaste : "Le nombre des jours de l'homme est de cent ans au plus."

Psaume de David, "Le nombre de nos années est de soixante-dix à quatre-vingts pour les plus robustes; mais le fil de nos jours est coupé en un clin d'œil, et nous ne sommes plus."

Ajoutons avec M. Jacques Viger : "Par tout pays, ne va pas à cent ans qui veut."

BENJAMIN SULTZ

ANTOINE DE LAMOTHE-CADILLAC.

Chez nos voisins, on s'occupe beaucoup de notre histoire, soit forcément, soit que les écrivains aient été charmés par les beautés de nos annales historiques. Forcément, les rapports fréquents entre les colonies de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, et les guerres qui ont eu lieu entre elles ont forcé les historiens américains de consacrer dans leurs écrits une large part au Canada. D'un autre côté les beautés de notre histoire ont frappé les écrivains des Etats-Unis et en particulier M. F. Parkman; ainsi que le faisait remarquer lord Dufferin, il a consacré presque exclusivement ses recherches et ses travaux à faire connaître et à populariser notre histoire parmi ses compatriotes. Aujourd'hui c'est un autre écrivain, M. Silas Farmer, historien du Détroit, qui s'occupe incidemment d'un de nos personnages historiques, Antoine de Lamothe-Cadillac.

M. Farmer est un écrivain consciencieux qui n'a pas voulu écrire sans puiser aux sources authentiques. C'est ainsi qu'il s'est procuré de nombreux et importants documents sur le Détroit, tirés de nos archives nationales. Non content de cela, M. Farmer a voulu éclaircir deux points historiques restés inconnus jusqu'à présent sur Cadillac: le lieu de sa naissance et celui de sa sépulture ainsi que l'époque de sa mort. C'est ce que nous apprend le journal du Détroit *The Evening News* du 26 octobre dernier.

Voici comment s'exprime cette feuille à ce sujet:

«Ceux qui portent intérêt à l'histoire du Détroit ont fait des efforts répétés pour soulever le voile qui cachait l'histoire des premières années de M. Antoine de Lamothe-Cadillac, son fondateur. Ces efforts ne leur avaient causé jusqu'à présent que des déceptions; ils n'avaient pu obtenir rien d'authentique sur le lieu de sa naissance, son mariage, (1) et sur les antécédents de cet homme remarquable. Néanmoins M. Silas Farmer qui est sur le point de publier une

(1) On trouve pourtant dans le dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay que Lamothe-Cadillac épousa à Québec, le 25 juin 1687 mademoiselle Marie-Thérèse Guyon, alors âgée de 16 ans, fille de Denis Guyon.

histoire du Détroit, après dix-huit mois de recherches constantes dans les registres en France, a eu la satisfaction de voir ses recherches récompensées par des informations sur Cadillac, lesquelles avaient été jusqu'ici une page noire dans ses biographies. Avec le concours du consul général américain à Paris, et d'autres consuls en France, on a pu trouver dans les registres de l'église une trace qui a conduit à la connaissance de la famille de Cadillac. C'est ce qu'a appris à M. Farmer, il y a quelques mois, une lettre du maire de Castelsarrasin."

"Le fonctionnaire français se fatigua bientôt de travailler à jeter de la lumière sur un sujet qui ne l'intéressait nullement, et ce travail de recherche généalogique ne fut continué qu'après l'envoi de la somme de 200 francs pour en payer le coût. Cet envoi eut l'effet désiré, et bientôt après, M. Farmer reçut des papiers authentiques concernant la parenté, la naissance et le lieu, la mort et la sépulture de Cadillac. Une fois en possession de ces documents, il lui était facile de donner les événements de la carrière de Cadillac qui intéressaient particulièrement les habitants du Détroit, événements qui n'avaient pas encore vu le jour de la publicité. Les documents français prouvent que Antoine de Lamothe-Cadillac est né (en 1661 dit l'abbé Tanguay) à St-Nicolas-en-Lay, département de Tarn-et-Garonne, et qu'il reçut son éducation dans un monastère de Carmes qui fut transformé en prison en 1794, et dont les ruines subsistent encore. La maison dans laquelle il est né existe encore, mais elle a subi tant de changements qu'elle ressemble peu à celle de la jeunesse de Cadillac."

"Le jeune Cadillac dut recevoir dans son village natal une éducation soignée, si l'on en juge par son avancement rapide dans la carrière des armes."

"On n'a pas eu juste la date de son admission dans l'armée française, mais ce doit être dans sa première jeunesse, car, à l'époque de son mariage avec mademoiselle Gayon, en 1687, il avait gagné ses épaulettes par des services distingués rendus au roi de France, et il avait déjà traversé au moins deux fois l'Atlantique pour prendre des informations sur la condition et les besoins des colonies françaises en Amérique.

Ces faits, ajoutés aux services importants qu'il rendit à l'administration civile, font supposer qu'il fut formé dans sa jeunesse de manière à devenir un homme d'Etat aussi bien qu'un guerrier. Madame de Cadillac qu'il rencontra et épousa à Québec était, selon les informations que l'on a à son sujet, douée des qualités nécessaires pour endurer les privations, et se prêter aux vicissitudes qu'elle rencontra et qu'elle supporta courageusement dans la vie d'aventures de son mari."

" Cadillac arriva au Détroit en 1701; son fils aîné l'accompagnait. Un an après, sa femme alla le rejoindre avec son plus jeune enfant, deux autres restant à Québec pour recevoir leur éducation. A son arrivée il baptisa le lieu où il se trouvait du nom de Pontchartrain, et réclama pour lui toutes les terres des deux côtés du détroit, depuis le lac Érié jusqu'au lac Ste-Claire "

" En partant du Détroit, Cadillac se dirigea vers le sud et, quelques années après, on le retrouve gouverneur des possessions françaises à la Louisiane, contenant alors une vaste étendue de pays de chaque côté du Mississipi et allant au nord jusqu'au lac Michigan. Là encore il rendit de grands services à la France, ce dont la cour lui témoigna sa satisfaction en l'honorant d'une confiance marquée, et en lui marquant sa considération. On voit par là que Cadillac n'était pas un homme ordinaire parmi les hommes, de même que la cité qu'il a fondée n'est pas une ville ordinaire parmi les villes.

" La mort de Cadillac eut lieu le 16 octobre 1780, et ses ossements reposent sous les ruines du monastère où il passa son enfance, dans le village de St-Nicolas-en-Lay où il vit le jour."

Le temps me manque pour donner plus de détails sur la vie de Cadillac; mais je puis bien ajouter en terminant qu'il y a dans nos archives historiques, de nombreux documents provenant de lui; ces documents dénotent que son éducation littéraire avait été très-soignée, mais ils dénoncent aussi son origine gasconne; il est narquois, railleur, et un peu vantard; passons-lui cela à cause des services qu'il a rendus aux colonies françaises en Amérique, et de la place marquante qu'il y a occupée.

LE SUICIDE.

On dirait qu'il règne actuellement comme une épidémie de suicides. Jamais peut-être cette sombre folie de la destruction personnelle n'a fait plus de victimes.

Ceux qui, à des titres divers, ont une mission sociale à remplir ou quelque influence à exercer sur l'opinion, les prêtres, les moralistes, et même les journalistes capables de s'élever au-dessus du terre-à-terre des discussions de parti, ont pour devoir de signaler ces tristes égarements, d'en analyser les causes et d'en tirer pour tous d'utiles leçons.

Les journaux se disent les amis du peuple, les gardiens et les défenseurs de ses plus chers intérêts.

Ils ne sauraient mieux le prouver qu'en s'étudiant à élever par leurs conseils le niveau moral de ce peuple qu'ils prétendent instruire.

Or, c'est travailler au bonheur du peuple, c'est le préserver de ce qui corrompt et de ce qui tue que de le conserver ou de le rendre religieux.

Tout en ne lui laissant rien ignorer de ses droits, il est bon, il est nécessaire de lui parler souvent de ses devoirs, d'indiquer à chacun quels excès et quels malheurs peut engendrer le simple oubli des principes. Ces avertissements, ne fussent-ils entendus que d'un seul en danger de se perdre, seraient encore un service rendu à la cause de l'humanité.

* * *

A Rome, dans les derniers temps de l'Empire, la philosophie stoïcienne avait en quelque sorte mis le suicide à la mode. On se tuait parfois sans savoir pourquoi, simplement par lassitude et dégoût de la vie. On s'effrayait peu de la mort; même on lui décernait un culte, on lui offrait des sacrifices, on l'honorait à l'égal des plus puissantes déités. Après César, c'était de tous les dieux le plus invoqué!

“ Si la mort est un bien suprême, s'écrie Pline le naturaliste après une éloquente description des misères humaines, pourquoi ne pas se hâter vers la mort ? ” Et il poursuit en faisant l'éloge du suicide, chemin le plus court pour arriver à ce bien suprême. Chose étrange, il plaint les dieux de ne pouvoir y recourir pour se débarrasser des ennuis de l'Olympe.

C'est parce qu'on ne croyait plus à rien que l'on hésitait peu à chercher ainsi dans la mort un refuge. Et il y avait des philosophes, des orateurs, des poètes pour exalter comme un acte sublime de courage cette suprême lâcheté.

Le christianisme, en apportant à l'humanité un idéal vraiment divin et des consolations supérieures à tout ce qu'elle avait rêvé, produisit la réaction dont le monde avait tant besoin: La religion nouvelle, qui, suivant la belle parole de Chateaubriand, “ fait une vertu de l'espérance, ” s'offrit aux malheureux et aux désespérés pour leur rappeler le Ciel en leur faisant oublier, par le renoncement, les misères de la terre.

Les âmes s'étaient matérialisées sous l'influence dégradante du paganisme; elles se spiritualisèrent en se façonnant à l'empreinte de l'Évangile.

Et par la transformation progressive des idées, la société se trouva enfin renouvelée, régénérée. On sait que ce changement ne s'opéra pas sans obstacles: Il fallut des miracles et le sang généreux d'une armée de martyrs pour délivrer les hommes de l'esclavage des faux dieux et les sauver de la corruption antique.

Mais cette révolution morale, la plus grande qu'on ait jamais vue, après avoir régné relativement en paix pendant bien des siècles, est, surtout depuis 1789, combattue dans sa cause et ses effets par une autre Révolution, celle-ci l'antithèse de la première, et que de Maistre a caractérisée d'un mot en l'appelant satanique.

C'est à elle qu'on doit les progrès grandissants de l'incrédulité, de cette peste sociale qui porta plusieurs noms: matérialisme, agnosticisme, darwinisme, etc., etc. Systèmes qui peuvent varier indéfiniment dans la forme sans laisser d'être identiques en substance, et qui d'ailleurs n'ont de profond que le mal qu'ils peuvent faire.

Or, en thèse générale, l'homme agit d'après ce qu'il pense; il règle sa conduite sur les principes vrais ou erronés qu'il professe; sa conscience est le reflet de ses idées, la résultante de ses croyances ou de ses opinions. D'où il résulte que celui qui ne croit à rien ne fait rien de bon : la passion ou l'intérêt souvent mal compris, est le mobile ou la mesure de ses actes. Et sous ce rapport, l'indifférentisme donne pratiquement les mêmes résultats que le scepticisme ou l'athéisme. Tout cela mène, par des chemins divers, fatalement au même point, c'est-à-dire au désordre, au dérèglement des mœurs. Tout cela aboutit au culte et à la recherche exclusive du plaisir.

Voltaire a trouvé une formule à l'usage de ces dévoyés de tout calibre quand il a dit : "Le plaisir est le but universel; qui l'attrappe a fait son salut."

Mais le plaisir ne dure guère; il s'épuise vite; et la satiété, les incommodités, les déceptions qui le suivent sont mauvaises conseillères. Elles poussent au découragement, et de là à la folie du suicide, il n'y a qu'un pas quand le sens religieux fait défaut.

Nous n'avons pas tous la même idée du bonheur; chacun le conçoit à sa manière; l'eussions-nous tel que nous le souhaitons aujourd'hui que demain peut-être nous en serions ennuyés. Tant l'homme est sujet à l'inconstance, tant il lui est difficile de fixer ou même de limiter ses desirs! Aussi, rien n'est plus souverainement faux, rien n'est plus tristement trompeur que cette formule idiote de Voltaire citée il y a un moment.

Est-ce que la tristesse ou l'ennui n'est pas l'hôte accoutumé de nos demeures, et que resterait-il de nos jours si on en retranchait tous ceux où nous avons gémi ou souffert? Qui n'éprouve des contrariétés et des regrets? Où est celui qui, content de son sort, n'accuse jamais la destinée?

Sans être un Werther ou un René, qui n'a pas fléchi jusqu'à terre sous le coup de poignantes déceptions? Qui n'a pas connu ces heures de désespérance et de doute où l'horizon se voile de nuages, où l'avenir se dessine tout en noir, où les choses prennent un aspect lugubre qui navre et abat?

Nos premières sensations ont été dououreuses, et nous ne vivons que pour prolonger nos souffrances, morales ou physiques. L'éclair du plaisir ne laisse après lui qu'une lueur fugitive qui s'éteint dans la nuit de nos âmes pour en épaissir davantage les ténèbres. On a beau vouloir arranger son existence pour en écarter tout ce qui attriste et inquiète: le malheur sait toujours nous trouver, et on ne peut se promettre raisonnablement d'échapper à sa loi. Car rien n'en préserve. Tous les êtres sont frappés à leur tour, et paient leur tribut à la douleur. Née avec l'homme, elle ne cesse de le tourmenter que pour le jeter, brisé, dans les bras de la mort.

Toute notre vie se passe à désirer ce qui nous manque, et à oublier de jouir de ce que nous avons. L'indifférence ou le dégoût suit bientôt la possession de l'objet que nous avons convoité avec le plus d'ardeur; et d'ordinaire, on ne s'attache fortement qu'à ce qui se dérobe à notre poursuite, à nos efforts pour l'atteindre: de sorte qu'en aucun temps nul ne possède ce qu'il lui faudrait pour être heureux.

Voilà où nous en sommes, la plupart d'entre nous.

Chacun se dit que le bonheur est une chimère et se fatigue à courir après cette chimère. De là pour beaucoup une lassitude invincible et un dégoût immense de la vie. Ceux-là sont arrivés au bout de leurs ambitions et de leurs espérances; ils méprisent ce qui les tentait jadis, après avoir tout essayé, tout ambitionné dans le monde, ils ne tiennent plus à rien.

Et que vont-ils devenir s'ils n'ont pas les perspectives rayonnantes qu'offre la religion au croyant, pour les consoler de tout ?

* * *

On constate une augmentation rapide du nombre des suicides, et l'on se demande avec anxiété quand et comment le fléau suspendra sa marche meurtrière ?

Les considérations qui précèdent répondent à cette question d'une manière décisive. La cause principale de ce mal qui sévit un peu partout et principalement dans les pays où la civilisation matérielle est le plus avancée, cette cause

consiste dans l'abaissement du niveau moral, et cet abaissement provient de l'indifférence religieuse ou de l'impiété qui provoquent naturellement une soif désordonnée de jouissances sensuelles. On perd de vue l'autre vie ou bien on la nie pour ne plus songer qu'à jouir en celle-ci. Et après avoir longuement abusé de toutes choses, si survient des épreuves, s'il surgit à l'improviste des revers de fortune, si la maladie frappé à coups redoublés ou qu'une déception plus forte que les autres nous abat, on sort de ce monde par la porte honteuse du suicide.

Cette idée fait frémir tout d'abord, puis on s'y familiarise à force de ne voir que ce moyen d'en finir avec les misères imaginaires ou réelles dont on est obsédé.

Et le misérable se perd sans retour, il se voue continuellement au sommeil de la tombe pour se préparer un réveil chargé d'épouvante, quand il pourrait encore se sauver par un acte énergique de repentir. Mais l'affaiblissement des facultés mentales, suite naturelle d'excès de tout genre, l'empêche de réagir avec la force voulue pour redevenir maître de lui-même et s'arracher aux attractions de l'abîme.

A force de tomber, il n'a plus le courage de se relever. Il aspire au repos, désire le néant, finit par se persuader qu'il trouvera l'un et l'autre dans la destruction de son être. Et dans une heure de folie et d'angoisse, il commet son dernier crime, le plus grand de tous.

La puissance absorbante de l'idée fixe et le vertige dont elle frappe l'esprit qu'elle domine sans réserve, font les fous et les suicidés. Certes, ceux-ci sont encore plus coupables que malheureux; mais ils ont des complices, des complices avant le fait, en chacun de ceux qui les ont faits s'écarter du devoir soit par leurs exemples ou par leurs mauvais principes.

Les mœurs tendent à se paganiser de nouveau, et avec le flot montant de la corruption le suicide revient à la mode comme au temps des Romains dégénérés de l'Empire. Double fait social dont l'un est la conséquence de l'autre, et qui demandent tous deux plus que la science, plus que des remèdes humains pour les guérir.

La littérature canadienne à l'étranger.

Nous lisons dans la Revue du *Monde Catholique* du 1er Novembre.

“ Le juge Routhier n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue*. Tout récemment ils ont pu lire dans ses colonnes le compte-rendu de son voyage en Europe. Mais ce fécond écrivain, aussi savant jurisconsulte que philosophe distingué, ne craint pas d'aborder tous les genres : il se délasse même de travaux plus sérieux par la culture de la poésie. Il avait jusqu'ici gardé le voile de l'anonyme ; mais aujourd'hui il se démasque et signe hardiment un joli petit volume de poésies, qu'il intitule *les Echos* (Québec, typographie de P.-G. Delisle).

“ Ne cherchez pas à deviner le sens du titre ; M. Routhier nous l'explique lui-même dans son introduction, charmante étude sur la poésie chrétienne : “ La poésie, dit-il, qu'on l'appelle chant ou harmonie, n'est vraiment qu'un écho de chants et d'harmonies que le poète entend, et qui lui viennent du monde idéal... Pour nous chrétiens, toutes ces sources différentes, toutes ces harmonies qui s'élèvent de tous les mondes, doivent converger vers un centre commun, vers un idéal unique, qui est Dieu.” Il se propose donc de chanter Dieu, d'abord dans la personne de son Verbe, puis dans ses œuvres, la patrie et la famille, et il divise son livre en trois parties : les *Echos évangéliques*, les *Echos patriotiques*, et les *Echos domestiques*.

“ Quelques citations mettront le lecteur à même de juger par lui-même le talent poétique de M. Routhier. Et d'abord, voici la conclusion d'un *écho évangélique* sur la *Transfiguration* :

O Christ ! combien de fois, dans la suite des âges,
Bercant leurs cœurs sans foi de rêves insensés,
Les grands et les puissants, les docteurs et les sages,
Se trouveront soudain isolés, délaissés,
En face de Toi seul ! Toujours remplis d'eux-mêmes,
Ils auront cru fonder un empire géant ;
Ils auront inventé mille nouveaux systèmes,
Scruté mille secrets, bâti sur le néant :
Mais soudain crouleront tous leurs beaux édifices,
Et, parmi les débris ils Te retrouveront,
Seul debout et vainqueur, régnaant sans artifices,
Donnant la paix et l'ordre aux peuples qui croiront.
Rien n'est stable en dehors de Tes œuvres divines.
Toi seul as pu jamais dire : *Ego sum qui sum*.
Hors de Toi les mortels n'ont vu que des ruines :
Neminem viderunt nisi solum Jesum.

L'auteur cite ensuite plusieurs stances de "La découverte du Mississipi," et complet le morceau intitulé : "Deux amours" que nos lecteurs connaissent, puis il termine en disant : "On voit que la plume est facile, les sentiments élevés et patriotiques, l'inspiration toute chrétienne. M. Routhier a orné sa couronne littéraire, déjà si brillante, d'un nouveau fleuron qui certes ne la déparera pas."

La Revue Bibliographique universelle a publié ce qui suit :

GLOSSAIRE FRANCO-CANADIEN ET VOCABULAIRE DE LOCUTIONS VICIEUSES USITÉES AU CANADA, par OSCAR DUNE, avec une préface de M. Fréchette. Québec, A. Côté et Cie, 1880, in-32 de xxiv-200 p.

CHANTS POPULAIRES DU CANADA recueillis et publiés avec annotations etc., par ERNEST GAGNON, membre de l'Académie de Musique de Québec, etc, Québec, Morgan, 1880, in-8 de XVII-350 p.

Le 10 février 1763, le traité de Versailles cédait le Canada à l'Angleterre, et depuis cette époque, le Canada a conservé sa langue, sa religion et toutes ses sympathies pour notre pays. Un groupe de malheureux qui ne purent regagner leur patrie a fourni, un siècle plus tard, une population de deux millions d'âmes unies par la même foi et le même idiome.

Cet idiome est resté le nôtre, est resté celui que nous parlions au moment de la cession, il ne s'y est point créé de patois ; seulement, séparé de la mère patrie, il s'y est mêlé des locutions vicieuses et il y a eu d'inévitables altérations dans la manière de prononcer quelques mots. Des barbarismes se sont introduits même dans la conversation des classes aisées. C'est pour prémunir contre ces altérations de genres divers que M. Oscar Dunn a composé avec beaucoup de soins l'intéressant petit dictionnaire dont nous voulons parler.

Il s'y trouve beaucoup de termes qui, chez nous, sont tombés en désuétude et que souvent nous aurions dû conserver ; d'autres enfin que le climat ou des conditions spéciales de vie publique et privée ont fait naître et dont nous ne saurions critiquer l'emploi.

A propos des premiers de ces mots, M. Louis Fréchette, qui joint une préface au petit dictionnaire de M. Dunn, dit très bien ; " La France aimera sans doute à retrouver au sein de nos populations ces vieilles locutions qui datent de Montaigne et de Rabelais, tous ces mots du pays normand, breton, picard, berrichon qui ne sont

pas sanctionnés par l'Académie mais qui n'en sont pas moins de provenance française. Toutes ces expressions prouvent notre origine, elles sont autant de certificats de nationalité. Aussi je me flatte qu'au point de vue ethnologique ce travail aura un certain intérêt."

Non seulement il a de l'intérêt à ce point de vue, mais il est fait pour nous causer une vive émotion; on ne peut rester froid à ce témoignage de l'affection conservée pour la France. Ce sont des compatriotes, des frères trop oubliés que nous retrouvons. Au reste, dernièrement, l'Académie française n'a pas voulu voir un étranger dans M. Louis Fréchette, l'auteur de la préface à laquelle nous avons fait un emprunt. On se le rappelle, elle a couronné ses belles poésies, le considérant comme si le traité de Versailles n'avait pas eu lieu.

Non seulement le Canada produit des poètes que nous avons raison de revendiquer, mais il a aussi sa poésie populaire; il a la nôtre plutôt, telle qu'elle avait été importée par les colons français, et elle a fourni à M. Ernest Gagnon les matériaux d'un recueil fort intéressant. Il y a réuni au moins une centaine de chansons avec leurs airs notés. Nous retrouvons là tous nos vieux couplets de France; mais souvent, au Canada, ils se sont conservés beaucoup mieux que chez nous: telles chansons qui, en Lorraine ou en Normandie, ne présentent plus que des lambeaux, existent là dans leur intégrité; certains couplets qui chez nous sont rendus incompréhensibles par des interpolations, s'offrent là dans leur état primitif. Nous retrouvons dans les chants canadiens une bonne version d'une chanson que l'on connaît aussi dans le Bourbonnais et qui a la même donnée que la ravissante aubade de *Magali* dans *Miré*, p. 137. Les Canadiens semblent avoir plus de goût pour les morceaux lyriques que pour les morceaux épiques. Voilà de biens grands mots pour parler de poésie populaire; que la Muse me les pardonne!—Comme récit épique, nous ne trouvons guère dans le recueil de M. Gagnon que la complainte de Marianson (p. 157), bien connue en Normandie, dans plusieurs de nos provinces, et même dans le Piémont.

Le recueil de M. Gagnon est très bien fait; chaque pièce est précédée d'une notice et de l'air noté. Le volume est terminé par des remarques musicales qui ne sont pas de notre compétence, mais qui font pendant, aux observations sur les chansons mêmes par lesquelles commence le volume.

TH. DE PUYMAIGRE.

REVUE POLITIQUE.

Nous jouissons d'une automne splendide. Peu de froid, pas de neige—la navigation de notre fleuve et de nos rivières est aussi facile que dans les mois d'été.

J'ai dit : pas de neige. Ce n'est pas tout à fait exact. Québec en a eu—comme toujours—les primeurs, mais il en est si peu tombé qu'il vaut autant n'en pas parler.

Bien que la navigation soit encore ouverte et bien que rien ne fasse prévoir une fermeture hâtive, nos ports de mer sont presque déserts. Montréal n'a plus que trois steamers espacés sur l'immense étendue de ses quais, et, au moment où j'écris, tous trois se préparent à fuir. Ils mettent à compléter leurs chargements une activité qui n'a plus la concurrence mais la crainte pour aiguillon. La température peut s'abaisser soudain et, en deux jours, la retraite peut être fermée. Des désastres maritimes récents ont fait comprendre aux armateurs et aux propriétaires de navires qu'il ne faut pas se fier imprudemment aux douceurs apparentes de notre climat.

Notre magnifique voie fluviale qui va se fermer pour près de six mois, et notre admirable système de canaux font l'envie de nos voisins du Sud. L'Etat de New-York regarde le canal Erié qui fait communiquer le lac du même nom à la rivière Hudson, comme l'une des principales sources de sa prospérité. Et ce n'est pas sans raison. Cette voie sert de débouché à l'immense commerce de l'Ouest.

Mais le canal Erié a une longueur démesurée et une profondeur très restreinte. La circulation s'y fait avec lenteur ; les écluses sont nombreuses, les transbordements coûteux. La voie canadienne offre déjà, sous tous les rapports, des avantages importants. Qu'en sera-t-il lorsque les améliorations projetées et commencées seront terminées ?

Cette question se pose, avec sa réponse évidente, aux hommes politiques de l'Etat de New-York. L'éventualité de

voir les produits de l'Ouest, se diriger vers l'Europe par les eaux canadiennes, leur cause de vives préoccupations. Ils ont réduit les droits de péage ; mais ils ne trouvent pas que ce soit suffisant. Rien que l'élargissement de leur canal ne peut les faire dormir tranquilles. Ils tourmenteront la nature pour lutter contre les routes naturelles.

Ils auront fort à faire cependant pour lutter contre le Canada sur ce terrain. Nous avons l'avantage de la position, si nous n'avons pas celui de la richesse. Avec beaucoup moins de capitaux, nous pouvons offrir au commerce une voie plus rapide et plus naturelle. Nos canaux seront larges et profonds. Les bateaux des grands lacs pourront facilement descendre à Montréal et à Québec pour rencontrer les steamers transatlantiques. Le St Laurent jusqu'à Montréal, offre les plus grandes facilités de navigation. La Commission du Havre de Montréal a fait un travail gigantesque ; elle a donné au canal navigable entre les deux grandes villes de la province, une profondeur de vingt-cinq pieds—de treize pieds qu'il avait originairement. Et elle n'a pas l'intention de s'arrêter là !

Ces travaux ont coûté des sommes élevées. Il est regrettable que la Commission du Havre se soit entêtée à creuser à grands frais, pour Montréal, un port artificiel, pendant qu'à quelques pas plus bas à l'endroit nommée le pied du courant, il existe un port naturel vaste et profond. Ces dépenses eussent été infiniment plus utiles, si on les eût faites pour l'amélioration générale du fleuve. Mais on a probablement cédé aux vues de citoyens influents qui avait intérêt à attirer plus à l'Ouest la navigation océanique. Comme résultat, nous avons un port dû à la main des hommes, mais étroit et peu sûr. A certains endroits, les bâtiments peuvent à peine se tourner ; dans d'autres les rencontres sont difficiles et mêmes dangereuses. Le courant chaque année, ramène une couche de sable et de limon, qui rend périodiquement nécessaire le travail des cure-môles.

Des réclamations ont été faites, et l'inutilité de ces travaux a été démontrée ; mais ces voix, restées isolées, n'ont eu que peu d'écho.

**

Nos notes politiques, pour le mois, sont assez maigres. L'état d'incertitude dont nous parlions dans notre dernière revue ne s'est pas modifié. Une rumeur disant que le gouvernement provincial avait négocié la balance de l'emprunt autorisé par la législature n'a fait qu'accentuer le malaise.

M. Leblanc, conservateur, a été élu à Laval, et M. F. X. Archambault, à Vaudreuil. Ce dernier était le candidat ministériel, malgré que ses antécédents politiques fussent de nature à jeter du doute sur sa prétendue foi conservatrice. A peine élu, M. Archambault confirmait ce que ses adversaires avaient dit de lui en déclarant aux rédacteurs de l'organe libéral de Montréal, qu'il n'avait nullement abandonné ses principes d'autrefois et qu'il entendait rester libéral. Il ajoutait même qu'il avait été élu comme tel.

La *Minerve*, organe du ministère, journal qui avait le plus contribué à faire accepter M. Archambault par une partie des électeurs conservateurs, revendiqua le nouvel élu comme ministériel. Ce à quoi un autre journal répondit que M. Archambault était probablement ministériel tout en étant libéral.

Il est vrai, en fait, que M. Archambault n'a fait aucune déclaration tendant à montrer qu'il a changé ses vues politiques et sociales. Il peut avec raison se prétendre libéral; les conservateurs l'ont accepté inconsidérément. Sera-t-il partisan du ministère? La chose est tout à fait probable. Nous en sommes rendus à ce point de confusion qu'un libéral ne voit plus d'incompatibilité entre ses principes et ceux des chefs officiels du parti conservateur.

C'est la conséquence naturelle du soin avec lequel on a travaillé, depuis quelques années, à effacer les lignes de démarcation des deux partis, et à empêcher la discussion sur les questions de principes. On a élaboré ces programmes anodins et insignifiants qui ne portent que sur des questions secondaires et qui peuvent être signés par tout le monde. Il n'est pas étonnant qu'en face d'un tel programme, un libéral puisse s'écrier: « Et aussi je suis ministériel! »

**

On a parlé beaucoup, depuis quelques jours, du nouvel emprunt de la province de Québec. D'étranges rumeurs ont circulé à ce sujet.

On sait que la législature a autorisé un emprunt de trois millions de dollars dans le but de convertir la dette flottante et de faire face aux réclamations des deux entrepreneurs, constructeurs du chemin de fer du Nord—réclamations qui s'élevaient à trois millions mais qui ne devaient pas, selon les prévisions, dépasser au jugement des arbitres la somme de trois quarts de million. L'emprunt était aussi destinée à parer à quelques autres éventualités. La moitié devait être placée immédiatement sur le marché, et l'autre moitié plus tard, si le besoin s'en faisait sentir.

En juin dernier, le trésorier de la province, selon le désir exprimé par divers journaux, lança la première moitié de l'emprunt sur le marché canadien. Le résultat de cette tentative fut heureux, au dire des organes du gouvernement, car, en peu de temps, le million et demi était souscrit au pair, à cinq par cent d'intérêt.

La vente du chemin de fer du Nord ayant donné au trésor un million comptant, et l'emprunt ayant produit un million et demi, nous nous trouvons avec la jolie somme de deux millions et demi. De plus, les réclamations des constructeurs de notre voie ferrée ayant été réduites par les arbitres à environ trois cent mille dollars, la province avait dès lors, à son entière disposition, la balance du montant qu'elle s'attendait de payer, savoir environ quatre cent cinquante mille dollars.

Personne ne songeait plus à l'autre moitié de l'emprunt que l'on regardait généralement comme inutile—les éventualités redoutées ne s'étant pas présentées,—lorsque l'on apprit tout à coup que M. Senécal venait de faire une magnifique transaction sur le marché de Paris avec un emprunt de la province de Québec,—pour son bénéfice personnel, bien entendu.

Quel pouvait être cet emprunt? C'était la question que se posaient les journaux et le public.

On crut d'abord que M. Senécal, ayant acheté au Canada

une partie des débentures de la première moitié de l'emprunt, était allé les revendre en France avec profit. C'eût été une transaction habile et légitime. Mais les rumeurs commencent à dire qu'il s'agissait non pas de la première moitié de l'emprunt, mais de la dernière moitié qui n'avait nullement été placée sur le marché canadien. Elles affirmèrent que M. Senécal, ayant négocié avec le Trésorier par l'entremise de L. Forget et Cie, courtiers, la dernière partie de l'emprunt, au pair et à cinq par cent, était allé placer cet emprunt à un taux moins élevé sur le marché français, mettant la balance dans son portefeuille.

Cependant, rien n'est encore bien connu. Les organes du gouvernement ont été extrêmement réticents sur le sujet. Mais comme MM. Chapleau, Senécal et Dansereau reviennent de leur voyage à Paris, leurs organes vont peut-être maintenant éclairer le public.

La date, même approximative de la prochaine session est encore incertaine. Le ministère ne paraît pas pressé de rencontrer les chambres. Il est probable que la législature ne s'assemblera pas avant le mois de mars.

Les honneurs conférés par la république française tombent nombreux sur les épaules de nos compatriotes. Sans parler des officiers de l'instruction publique, nous pouvons mentionner que M. Chapleau est revenu avec l'insigne de commandeur de la légion d'honneur, emportant l'insigne d'officier du même ordre à M. Würtele.

Si le ministère de Québec paraît vouloir retarder la prochaine réunion des chambres, le ministère d'Ottawa, par contraste, veut avancer l'époque ordinaire des sessions du parlement fédéral. On parle d'une convocation probable pour le mois de janvier. Le ministère est en grande force; il vient de retenir sa popularité dans de nouvelles comices populaires. Le tarif inauguré il y a quatre ans au milieu des murmures d'un côté, des espérances de l'autre, a reçu une sanction indéniable, et toute la politique ministérielle a été l'objet d'une éclatante approbation.

Rien ne fait prévoir une session importante à Ottawa. Les

débats sur le tarif, si longs et si importants jadis, présenteront peu d'attrait. On demandera quelques modifications de détail, sans doute. Mais le ministère ne s'entête pas dans une théorie; il est le premier à changer lorsque les circonstances l'indiquent, ou lorsque les intérêts du commerce, de l'industrie etc., le réclament. N'ayant pas posé de principe absolu, il se sent à l'aise pour corriger et amender. Il n'y a rien d'absolu en fait de tarif douanier; la situation économique de tous les pays de monde le prouve.

Quel sera le programme libéral?

Nous allons entrer probablement dans des questions nouvelles, car les anciens programmes ne font plus. Le libre-échange est impopulaire et le chemin transcontinental du Pacifique est hors de cause. Reste l'indépendance politique et commerciale, programme de date récente qui a fait quelque bruit l'an dernier. Il y a là une veine à exploiter; le peuple est toujours sensible à des idées semblables. Mais les libéraux ne sont pas parfaitement d'accord sur le nouveau programme; les Canadiens-français du parti veulent l'indépendance politique, et les libéraux anglais ne vont pas plus loin que l'indépendance commerciale.

M. Blake a des idées particulières au sujet du Sénat. Là encore, il rencontrera des vues diverses chez ses suivants: les uns veulent l'abolition, les autres demandent seulement des modifications—surtout dans le mode de nomination.

Les surplus fédéraux sont énormes. Jamais nos finances n'ont atteint un tel état de prospérité. Le fardeau n'est cependant pas lourd pour notre population, car l'argent s'entasse dans les banques d'épargne. Mais les surplus ont atteint un chiffre si élevé qu'un dégrèvement plus considérable est devenu nécessaire.

Le chemin du Pacifique, qui, il y a deux ans, a occupé tout l'intérêt d'une session, reviendra incidemment dans les discussions. La compagnie qui s'est engagée à construire cette immense voie ferrée a demandé, au Manitoba et au Nord-Ouest, un monopole de vingt ans qui lui a été accordé. Le sacrifice était considérable, mais il a été jugé nécessaire. Maintenant la législature de Manitoba veut exercer sur son territoire autant de droits qu'en exercent les législa-

tures des anciennes provinces. Des chartres autorisant la construction de diverses voies ferrées ont été octroyées, sans égard au monopole accordé. Le pouvoir central a dû mettre son veto à ces actes afin de remplir ses engagements envers la compagnie du Pacifique. Le mécontentement a été vif; on s'est mis en tête de faire de l'agitation. Le premier ministre Norquay est le chef du mouvement. Il a demandé la dissolution de la Législature, afin de faire appel au peuple sur ce sujet.

Les députés de la province de Québec pourront demander, avec plus de raison, pourquoi la compagnie n'a pas encore commencé la construction de cette partie de la voie qui se trouve à passer au nord du lac Supérieur.

..*

Le ton des journaux d'Ontario nous fait croire à une prochaine dissolution de la législature. Le cabinet Mowat, heureux dans les élections partielles, compte sur un succès éclatant.

Le parti tory de cette province qui fait bonne figure sur la scène fédérale, paraît frappé d'impuissance sur le théâtre plus restreint de la politique locale.

Manque-t-il de programme? Manque-t-il de chefs?

Nous pouvons difficilement en juger. Mais la lutte ne nous paraît pas conduite de sa part avec le tact et l'habileté désirable. Il a une tendance à exploiter les préjugés, — faute peut-être d'autres ressources—qui ne lui réussit pas du tout. Preuve: l'incorporation des loges orangistes refusée par le gouvernement, et l'interdiction de *Marmion*, poème de Walter Scott.

L'agitation causé par le dernier incident n'est pas encore calmée. Deux membres du ministère fédéral se sont cru le droit de reprocher à l'archevêque de Toronto la condamnation de *Marmion*, et le secours indirect qu'il a donné au parti grit. Tous les journaux conservateurs du Bas-Canada ont été unanime à désapprouver l'attitude de leurs alliés politiques d'Ontario sur cette question.

**

Le sept novembre, les Etats-Unis se sont donné non pas des nouveaux maîtres, car en ce pays les chambres ne gouvernent pas, mais de nouveaux législateurs. Les démocrates ont enfin une majorité importante—la première depuis la guerre de sécession. Déjà l'on chante par anticipation le triomphe du parti en 1884. Il n'y a rien à parier, cependant. L'esprit public est tellement mobile que, d'ici à deux ans, tout peut changer.

Il y a longtemps qu'un démocrate n'est monté au fauteuil présidentiel de la grande république. En 1876, Tilden avait la majorité; mais le parti républicain, usant de son immense force, est parvenu, par fraude, à détourner le verdict populaire.

En 1880, le parti démocratique avait paru perdre de son prestige. Garfield fut élu président par une majorité considérable. Mais le congrès resta divisé par moitié entre les deux partis, ce qui n'a pas aux Etats-Unis autant d'importance qu'au Canada, car le président est le maître pendant quatre ans. La majorité des représentants est actuellement démocratique; cependant le pays sera gouverné pendant deux ans encore par les républicains. Le président choisit lui-même ses ministres en dehors du congrès, et il est inamovible avant l'expiration du terme de sa présidence.

C'est un état politique beaucoup moins démocratique que le nôtre.

Quelle différence y a-t-il entre les programmes des deux grands partis qui se font la lutte dans la république américaine? Cette différence est difficile à établir, car elle est peu apparente. Les républicains accusent les démocrates de vouloir diminuer l'autorité et les droits du pouvoir central au profit des législatures d'Etats; ils les dénoncent de plus comme ayant des tendances vers le libre échange ou vers la diminution des droits de douanes. Mais les journaux démocrates semblent repousser ces idées. Ils se contentent de porter la lutte sur l'administration intérieure de la république.

L'Angleterre n'a pas encore fait connaître ses intentions relativement à l'Égypte ; elle attend que la diplomatie européenne soit préparée à accepter la nouvelle d'un protectorat exclusivement britannique. La France sera la plus difficile à convertir au nouvel ordre de choses ; il faut des ménagements. M. Gladstone a commencé à sonder les dispositions du gouvernement français ; il finira par lui annoncer l'abolition du contrôle commun, en lui offrant quelque légère compensation.

L'Angleterre traite l'Égypte en terre conquise, comme la France traite la Tunisie. Rien ne se fait au pays des Pharaons sans le consentement du représentant britannique. Lord Dufferin, toujours chargé des missions les plus difficiles, est au Caire travaillant de concert avec sir Mallet à établir la prépondérance définitive de son pays sur les bords du Nil, sans trop froisser les susceptibilités de la France.

Ces susceptibilités ne sont guère à craindre. Jamais la France n'a eu un gouvernement plus faible que celui qui a pour chef M. Duclerc. Ceux qui le composent n'ont ni prestige ni influence ; les chefs véritables des groupes parlementaires ont été laissés de côté. Mais c'est précisément cette insignifiance reconnue qui le maintient au pouvoir. Les chambres sont réunies depuis le neuf novembre ; elles laissent les ministres en possession du pouvoir, parce que ceux qu'elles pourrait mettre à leurs places rencontreraient de l'hostilité de la part de telle ou telle fraction de la majorité. On comprend qu'un pays gouverné par des hommes incapables et impopulaires, qui ne possèdent pas la confiance de la nation, ne peut soutenir son rang au dehors.

Les journaux d'outre-mer nous apportent encore les échos des troubles de Lyon et de Montceau-les-Mines. Les proclamations des anarchistes font frémir ; une société qui possède de tels monstres dans son sein est en danger. La police française a découvert les fils d'une vaste conspiration qui devait éclater à la fois dans toutes les parties de la France. Les désordres de Montceau-les-Mines, ayant devancé le signal, ont fait avorter le plan. Les procès des premiers

accusés n'a pu avoir lieu à cause de l'intimidation exercée par les révolutionnaires. La justice devient impuissante en présence des attentats les plus odieux.

Les anarchistes ont leurs organes, qui excusent les troubles et qui veulent en rejeter la responsabilité sur les catholiques. La chose est à peine croyable, lorsque l'on sait que les troubles ont commencé par des attentats contre les églises, les croix, les prêtres. Mais l'impudence de ces esprits dévoyés ne connaît plus de bornes.

GUSTAVE LAMOTHE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

FABLES CANADIENNES par L. Pamphile Lemay, Québec, typographie de C. Darveau, 1882.

Un recueil de fables est presque une curiosité dans le royaume de lettres. Peu d'auteurs ont exploité ce genre qui, plus que tous les autres, exige une grande finesse d'esprit et une facilité de versification à toute épreuve. Dans l'antiquité on ne compte guère qu'Esopé et Phèdre, et chez les modernes le bon Lafontaine semble avoir ouvert et fermé la route. De nos jours, il est vrai, quelques poètes ont voulu écrire des fables, mais, malgré leur talent incontestable, ils n'ont eu qu'un succès d'estime et leur tentative n'a pas trouvé d'imitateurs. Aujourd'hui, cependant, l'un de nos collaborateurs, M. Pamphile Lemay, a eu ce courage, il vient marcher sur les traces de Lafontaine avec un livre qu'il a eu l'heureuse pensée d'appeler *Fables Canadiennes*. Notre poète il est vrai, n'est pas un débutant; même il semble, vouloir faire preuve de versatilité. Poésies légères, grands poèmes, odes, romans, il a tout essayé et toujours il a su plaire. M. LeMay est en effet l'un de nos meilleurs poètes et un livre signé de son nom trouve toujours des lecteurs.

Mais pour en venir aux *Fables Canadiennes*, nous y reconnaissons sans peine la finesse d'aperçus et la facilité de versification de M. LeMay. Naturellement, tous les fabulistes anciens et modernes sont écrasés par la comparaison de Lafontaine. Il semble que la

fable a dit son dernier mot et qu'on ne saurait en faire de nouvelles pas plus qu'on ne pourrait créer une autre Iliade. Mais tout cela n'empêchera pas le public de goûter les *fables canadiennes* de M. LeMay. L'auteur choisit tous les sujets possibles. Il fait parler les animaux, les rochers, les plantes, les vents, les arbres et les ruisseaux, tout ce qui ne parle pas, pour me servir de l'expression de LiBuyère. Son style est facile et le rythme approprié au sujet. Les descriptions sont charmantes. Je cite au hasard. L'auteur veut décrire un lac :

Dans un lac entouré de charmantes collines,
Un lac au loin connu pour ses limpides eaux,
Et tout près duquel les oiseaux
Eparpillaient leurs notes argentines,
Des poissons prenaient leurs ébats.

Ils descendaient au fond, montaient à la surface,
Se disputant avec audace
Les moindres appâts.

Ou bien un ruisseau,

Il traînait doucement,
Sans bruit et sans murmure,
Son flot presque dormant
Dans un champ de verdure.
De jolis arbrisseaux
S'inclinant en arceaux
Sur ses bords et ses sables ;
Et les petits oiseaux
Venaient boire à ses eaux
Pour eux intarissables.

Enfin une plume,

Une plume légère,
Non pas la plume mensongère
Du journaliste besacrier
Ou du poète romancier,
Mais la plume d'une hirondelle
D'un étourneau
Ou d'un moineau
Je ne sais trop laquelle

Mais on voudrait peut-être lire une de ces fables pour juger de l'imagination de M. LeMay, autant que de son style. Je choisis au hasard dans le troisième livre du recueil que l'auteur de la traduction d'Évangéline a dédié à ses enfants.

REVUE CANADIENNE

LES DEUX FONTAINES

Dans une prairie

Flétrie

Souvent

Par Phaleine du vent

Et les ardeurs croissantes

Du soleil,

Quelques fleurs languissantes

Virent, à leur réveil,

Deux nouvelles fontaines

D'une eau limpide pleines

Jusques au bord.

Ce fut d'abord

Grande allégresse,

Et l'on rit de la sècheresse

Qui menaçait encor

De ralentir, dans leur essor,

Les jeunes tiges ;

L'on crut que les derniers vestiges

Des jours mauvais

Allaient s'effacer à jamais,

L'une des fontaines profondes

Gazouillant comme les oiseaux,

Promena parmi les fleurs blondes

Un joli filet de ses eaux ;

Mais l'autre qui craignait sans doute

De voir son lit se dessécher,

En refusa même une goutte

Aux fleurs qui venaient en chercher.

Cependant la fontaine pure

Qui s'épanchait dans la verdure,

Ne tarissait aucunement ;

Et par le ciel et par la terre

Lui revenait avec mystère

L'eau qu'elle donnait librement.

L'autre qui n'aimait qu'elle-même

Et qui pouvait donner beaucoup,

Fut frappée, un jour, d'anathème

Et se dessécha tout à coup.

Donnez au malheureux et donnez avec joie,

Cela n'appauvrit pas, donnez à pleines mains ;

Ce qu'on donne revient ; C'est Dieu qui le renvoie

Par de mystérieux chemins.

Mais une des meilleures fables du recueil, à mon avis, c'est la *Cigale et la Fourmi*. Sous le même titre, M. LeMay nous donne la suite de la fable de Lafontaine. La cigale, après avoir été congédiée par la fourmi, passa l'hiver tant bien que mal, et quand arriva le printemps, elle cessa de chanter dans le beau temps, et ne fit entendre sa voix qu'à l'approche de l'orage. Aussi la fourmi, qui avait coutume de juger du temps par les chants de sa voisine, ne fit pas une récolte bien abondante;

Et lorsque l'hiver arriva
 Bien rapide
 Son grenier se trouva
 Presque vide

Ce fut son tour de mendier et elle frappa à la porte de la cigale ;
 Où l'on faisait bonne cuisine.

Celle-ci l'accueille parfaitement et, non-seulement lui donne à manger, mais lui offre l'hospitalité de sa maison pendant tout l'hiver. Et quand la fourmi demande la raison de tant de bonté, la cigale lui répond :

Sur la prairie
 Toute flétrie
 Si la cigale chante encor
 Pour vous prédire un ciel longtemps d'azur et d'or,
 Et que, venu l'hiver, elle quête une graine
 Qu'elle aura, la pauvrete, oublier d'amasser,
 Ah! ne vous montrez plus vilaine
 Et ne l'envoyez pas danser!

Ces quelques extraits donnent une assez bonne idée des *Fables* de M. LeMay, et je n'ai pas besoin d'insister d'avantage pour engager mes lecteurs à lire eux-mêmes les *Fables Canadiennes*. Je leur signalerais seulement comme modèle du genre, *Le cygne*, *La rose et le papillon*, *La fauvette et l'épi de blé*. Ce que j'admire surtout chez notre fabuliste, c'est son étonnante facilité ; il paraît se moquer des difficultés de la rime. Même il se plaît à réunir dans la même fable plusieurs espèces de rythmes, comme dans *Les deux fontaines* que je viens de citer, où l'on trouve des vers de deux, trois, quatre, six, huit et douze syllabes. Mais M. LeMay a aussi les défauts de ses qualités. Souvent ses vers ne sont pas assez travaillés, on y rencontre des expressions prosaïques, et même des chevilles que l'auteur eut pu facilement faire disparaître. Mais malgré ces déficiences, les *fables canadiennes* méritent une place honorable dans notre littérature à côté des autres ouvrages poétiques de M. LeMay.

RÉFORMES JUDICIAIRES, examen du rapport de la commission de codification des statuts, par Edmond Lareau, avocat, Montréal : Imprimerie de Louis Perreault & Cie. 1882.

Voici encore un livre signé du nom de l'un de nos collaborateurs. Comme le titre l'indique suffisamment, c'est une critique du rapport de l'Honorable T. J. J. Loranger sur la réforme judiciaire. Ce n'est pas ici la place, dans une revue littéraire, de discuter ces questions qui intéressent surtout le barreau et la magistrature. Il me suffira de dire que M. Lareau traite son sujet en homme de talent et surtout en homme sérieux. Je signale son livre à nos législateurs.

Je dois aussi accuser réception de plusieurs brochures. *Ingersoll unmasked* by Clark Braden. Published by Clark Braden, No. 315 East 65th. st. New-York. *Current fallacies about vaccination*, a letter to Dr W. B. Carpenter, C. B. by P. A. Taylor M. P. London E. W. Allen, Ave. Maria Lane E. C. 1881. *Canadian politics* by Peter Imrie, Halifax 1882. *Catologue Mensuel de la Librairie ancienne et moderne de Fechoz et Letouzey*. Paris 1882.

Comme je n'ai pas encore reçu le deuxième volume de *l'histoire des Canadiens-Français* par M. Benjamin Sulte, je ne puis tenir le lecteur au courant de cette intéressante publication.

P. B. MIGNAULT.